

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

Abonnements (du 1^{er} au 15 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. 6 Mois: 18 fr. 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 40 fr. 6 Mois: 21 fr. 3 Mois: 12 fr.
On l'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les mandats de paiement sont acceptés.

• Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. • (NAPOLÉON).
Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-41, 57-45
Adresse télégraphique : EXCEL PARIS

LE FESTIVAL DES TROIS GARDES



Mlle MADELEINE ROCH



Mme JANE PIERLY DISANT "LE CARILLON BELGE"

Organisé au profit de la Société de Secours aux blessés militaires et de l'Aide aux artistes et employés de théâtre de Paris, a eu lieu hier, au Trocadéro, le Festival des Trois Gardes : Coldstream Guards britanniques, Carabiniers italiens et Garde républicaine. Le président de la République avait tenu à assister à ce brillant festival où il fut entouré d'un grand nombre de personnalités officielles. Divers artistes français, qui prêtaient leur concours à la solennité — Mmes Marguerite Carré, Madeleine Roch, Jane Pierly, MM. Albert Lambert fils, Hector Dufranne — ont été chaleureusement applaudis.

ENDURCISSEMENT ?

Devant moi on formule cette crainte :

« Est-ce que, si prolongé, ce formidable spectacle ne nous durcira pas ? Est-ce que cette lecture des journaux — une catastrophe par jour — ne nous fera pas, pour le temps d'après la guerre, une âme insensible ou, du moins, calleuse et malaisément accessible à la pitié ? Les cœurs se font rugueux comme les mains, et ces longs contacts avec des misères répétées les feront gourdes pour le reste de leur vie. »

Je comprends cette crainte; je ne la partage pas; je ne l'éprouve point. Il faut raisonner, il faut distinguer. Ce qui endurecit, c'est le spectacle du malheur auquel on n'est point exposé. Lucrèce a très bien vu cela : « Il est doux, a-t-il dit, de contempler la tempête quand on est en sûreté sur le rivage. » Voilà précisément l'affaire. Les malheurs vus de loin et auxquels on sent qu'on n'est point exposé, voilà ce qui endurecit ou peut endurecir. Il n'a pas dit du tout que les matelots secourus par la tempête voient avec indifférence les dangers et la peine d'un autre vaisseau. Il faut être sur le rivage pour éprouver ce sentiment d'indifférence ou même de sourde joie.

Or, en ce moment, personne n'est sur le rivage; personne n'est dérobé au péril, personne n'est hors la menace. Ni l'âge, on le sait, ni le sexe, on le sait aussi, ne met personne en sûreté, en dehors du péril. Tous, tant que nous sommes, nous sommes dans la zone du danger. Que quelqu'un s'en croie hors, la chose est tellement stupide que ce qui est vrai c'est que ce quelqu'un-là n'existe point.

Dans ces conditions, on ne peut point s'endurcir et l'on ne s'endurcit point. La catastrophe s'ajoute à la catastrophe sans insensibiliser le cœur. Plutôt au contraire. Ce sont les coups de foudre dont on attend toujours le suivant sans croire qu'il soit le dernier; ce sont les malheurs à longueur indéterminée et à échéance indéfinie qui font qu'on se dit, non jamais : « Mon voilà quitté », mais : « A toi aujourd'hui, à moi demain. »

Ne craignons pas que notre sensibilité s'émousse; craignons plutôt qu'elle ne s'avive et ne s'exaspère. Il en sera ainsi, et ce sera fort bien. Ce sera tel que meilleur ne peut être. Nous sortirons de cette guerre, ceux qui en sortiront, pleins de pitié pour les victimes et pleins d'horreur pour la guerre et ceux qui la déclenchèrent.

Il y aura les vaincus, et ceux-ci seront tellement écrasés qu'ils n'auront ni l'envie ni la possibilité de jamais recommencer; il y aura les vainqueurs, et ceux-là ne songeront qu'à établir la paix sur de telles bases et dans de telles conditions qu'elle soit inébranlable et inéconscissable. Il y aura — peut-être — des peuples qui auront réussi — triste succès — à rester neutres jusqu'au bout. Mais ils seront si étonnés, si stupéfaits d'avoir pu y réussir qu'ils seront à tout jamais les ennemis, les adversaires, les obstacles vivants des perturbateurs.

Non, la sensibilité européenne ne sera pas émoussée par les événements actuels; elle en sera surexcitée à tout jamais. Après de telles secousses, après de telles hecatombes, après de telles affres de pitié, ébranlées et ressenties par tout le monde, c'est une nouvelle sensibilité européenne, c'est une nouvelle sensibilité universelle qui se sera créée et qui s'épanouira. Et de cette nouvelle sensibilité sortira une nouvelle conscience, plus large, plus compréhensive, étendant plus loin ses considérations, ses jugements et ses arrêts. Cette nouvelle conscience, en qui vivra toujours le souvenir des horreurs de la guerre, n'admettra pas qu'un seul peuple trouble l'ordre du monde en s'acheminant, en visant même à la domination et à l'hégémonie.

Cette nouvelle conscience sera l'âme des petits peuples sentie par les grands. Elle sera le sentiment du droit des faibles battant dans le cœur des forts.

Non, nous n'aurons pas été endurcis par le spectacle répété des horreurs de la guerre. Nous aurons été seulement décidés par ce spectacle à ne jamais le revoir. Notre âme saignera toujours du sang versé, et de telle sorte qu'elle ne voudra jamais qu'il recommence à rougir et à imbiher la terre. Notre âme sera le jardin des supplices, en ce sens que les supplices endurés par tant d'innocents s'y convertiront en autant de fleurs éclatantes, fleurs de pitié, fleurs de fraternité, fleurs de paix, fleurs d'amour, indéracinables et immortelles.

Emile Faguet,

de l'Académie française.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus amicale, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

Ce que l'on dit

En attendant...

Il se trouve que le soulèvement des extrémistes à Dublin pose un problème plus général encore que ne nous portent à le croire notre fidélité et notre ardente sympathie pour notre alliée l'Angleterre.

Que celle-ci vienne à bout facilement de cette insurrection, cela est d'un intérêt considérable pour elle, et par conséquent pour la cause qu'elle défend avec nous. Mais cela démontrerait en même temps qu'une des thèses de M. Charles Seignobos dans sa remarquable Histoire politique de l'Europe contemporaine est restée juste. Cette thèse est celle-ci :

Jusqu'au jour où les armées contemporaines furent munies de fusils à tir rapide et à trajectoire relativement exacte, ainsi que d'artillerie à longue portée, les foules révolutionnaires pouvaient lutter avec celles-ci sans désavantage : pour la guerre de rue, le simple fusil de chasse valait le fusil de munition. C'est ce qui explique le succès des insurrections de 1830 et de 1848; mais à partir de la seconde moitié du dix-neuvième siècle, dès que les armées de gouvernement furent munies d'un outillage plus perfectionné, les chances de succès d'un soulèvement populaire ont diminué dans une mesure si considérable qu'il ne faut plus s'attendre qu'à des coups d'Etat disposant de l'armée régulière, on a des protagonistes de ces armées régulières.

Ceci permet très légitimement d'espérer que la Grande-Bretagne, appuyée d'ailleurs par les loyalistes irlandais, même nationalistes, viendra aisément à bout du mouvement pravaque par les Sinn Feiners.

Mais il faut observer cependant que les dernières inventions militaires, les nouvelles grenades et surtout les mitrailleuses, peuvent de nouveau prêter une grande force pour la guerre de rue à des insurgés résolus.

C'est peut-être là-dessus qu'a compté l'Allemagne, qui encourage et approvisionne les Sinn Feiners.

On verra, dans peu de jours si, comme tout permet de l'espérer, elle a commis une erreur.

Pierre Mille.

On a dit que la réponse allemande aux Etats-Unis ne sera connue que lorsque l'empereur et le chancelier auront conféré à ce sujet avec le chef d'état-major von Falkenhayn. Voici, sur cet important Falkenhayn, la dernière anecdote qui nous a été contée :

Le chef d'état-major déjeune avec un haut personnage neutre, qu'on nous pardonnera de ne point nommer. La cordialité la plus franche règne entre eux, mais ne gouverne pas...

Après les liqueurs, le neutre offre au grand chef allemand un cigare. Falkenhayn essaie en vain de l'allumer. Il examine de plus près le « puro » et s'aperçoit que les feuilles de tabac, tachées de brun et de jaune, semblent avoir séjourné dans l'humidité.

— Mon cher, dit-il à son hôte, avec cette brutalité toute teutonne qui le caractérise, vos cigares ne valent rien ! Par le Diable ! ils ont été mouillés !

Et l'hôte de répondre avec la plus exquise politesse :

— Ne m'en veuillez pas, cher ami ! Je les avais sur moi quand je m'échappai que par miracle au torpillage du S...

Le chef d'état-major allemand changea la conversation...

Peut-être craignait-il qu'à défaut du cigare le neutre ne prit feu !

Il est inutile de se le dissimuler : nous retournerons tout droit à la crinoline. On en voit de timides essais au sentier de la Vertu et, comme disait François Coppée, « je n'ai pas trouvé cela si ridicule ».

Tenons pour certain que la timidité deviendra audace avant peu et que le cerceau, le fameux cerceau sous-jupes, va réparaître sous peu.

Fort bien. Mais pour qui fréquente un peu le Métro, voici un texte qui n'est pas inconnu :

« L'entrée des voitures est interdite :

1°

2° A toutes personnes vêtues d'une manière malpropre ou incommode, ou porteurs (sic), soit d'armes à feu chargées, soit de paquets qui, par leur

Ayuntamiento de Madrid

nature, leur volume ou leur odeur, pourraient salir, gêner ou incommoder les voyageurs. »

La crinoline n'est point malpropre; elle est moins dangereuse qu'un revolver à six coups; elle n'a pas d'odeur particulière. Mais, par sa nature et son volume, elle sera certainement incommode.

La C.M.P. (Compagnie du Métro Parisien) va-t-elle faire apposer des affiches spéciales ?

Tout augmente... même le prix des guerres.

Sait-on à quelle somme, jugée alors monstrueuse, nous est revenue la guerre franco-allemande de 1870-71 ?... A douze milliards quatre cent quatre-vingt-quinze millions, parmi lesquels 1.874 millions seulement figurent pour l'entretien des troupes pendant les sept mois de guerre.

Une bagatelle, comme on le voit !

L'INDICIBLE MINUTE

Une grande gare de Paris, six heures du soir. Dans le bruit des sifflets qui strident, de la vapeur qui fuse, des timbres qui grelottent, c'est l'habituelle précipitation, cosmiquement affolée, qui préside aux départs et, parmi la grisaille de la foule, le bleu horizon des tenues militaires jette sa note glorieuse et claire.

Sur le quai, devant un compartiment de première, où il vient d'installer son bagage, un lieutenant d'artillerie s'entretenant avec une jeune femme, distinguée et si fine. Ce sont des « mariés en 1914 », un de ces ménages, à peine nés, et que la guerre sépara en plein rêve. Une permission de huit jours du mari vient de créer, entre eux, avec une affection plus grave, de jolis et tendres souvenirs et c'est, à nouveau, la séparation plus pénible, plus cruelle aussi, de ce qu'elle n'aura pas le dérivatif de la fièvre du premier départ en commun, si le bénéfice de l'incognito vers lequel il portait. A présent, elle sait ! et pourtant, elle s'est juré d'être brave. Tout près de son mari, elle fixe son regard au cher visage; dans une torpeur inconsciente, elle perçoit le brouhaha des cris, des appels, des rires, le murmure très doux des recommandations chuchotées, elle a très mal et elle sourit.

— En voiture ! — Cet appel répété la crispe, mais ne la surprend point, elle l'attendait comme la chose mauvaise, inéluctable. Une dernière étreinte longue, puis l'attachement; son cœur se serre, ses forces l'abandonnent... elle sourit.

Un coup de sifflet sauvage déchire l'air et, doucement, le train part; un adieu de la main répond à celui que, penché à la portière, lui adresse son mari; un point qui s'éloigne, disparaît, puis plus rien : il est parti !...

Alors, elle reste là désespérée, de grosses larmes montent à ses yeux et tandis qu'elle chiffonne un mouchoir minuscule, elle se sent grandie d'avoir été si brave et, cependant, elle demeure toute petite de se trouver si seule... — FERNAND SERNADA.

On nous prédit depuis quelque temps, devant l'énorme consommation de métal faite par les obus alliés, que nous n'aurons bientôt plus de plumes d'acier pour écrire !

Cette heure fatale a déjà sonné en Allemagne; et la presse officielle d'entre-Rhin, volontiers polémique, nous apprend que M. von Jagow, secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, vient d'inaugurer une plume d'acier.

La plume d'acier après le pas de l'acier ! Sainte logique !

L'Excellence boche a fait confectonner pour sa plume un mince étui de jade; elle mérite cet honneur. Ne va-t-elle pas répondre au président Wilson ?...

Les Allemands se demandent avec anxiété si cette plume d'acier ministérielle saura sauver le Capitole.

Les Boches, dans le monde entier, continuent à pratiquer le « kolossal » avec une cynique maestria. Oyez la bonne bistoire qui nous arrive de Yunnan-fou (Chine).

Il y a, en cette ville, un consul allemand. Au moment de la fête de son kaiser, il s'avisa qu'un Belge était fonctionnaire de la douane chinoise. Il lui adressa donc une lettre d'invitation pour le prier de venir fêter Guillaume II.

Le Belge, on le conçoit, sursauta quelque peu et jeta l'invite au panier. Deux jours après la fête, l'ineffable consul réitérait. Cette fois, il reprochait amèrement au Belge d'avoir « manqué à toutes les convenances », lui rappelant qu'il était devenu bel et bien sujet allemand, et lui faisait enfin savoir qu'après la guerre il aurait à rendre compte de sa conduite.

A kultur-spéciale, mentalité spéciale !

Le Veilleur.

Journal d'un neutre

Je crois que je suis en train de faire une évolution — morale, bien entendu. Je le crois; j'en suis presque sûr. J'ai le sens intime si délicat que je m'avise souvent de ces phénomènes avant qu'ils soient bien déterminés, quand ils sont encore dans l'œuf. Peut-être n'aurais-je pas dû écrire : « Je suis en train... » mais : « Je suis en passe... » Baste! quelle vtilité!

Grave chose est une évolution morale pour l'homme tout conscience, comme je suis. Aussi, je sens mes nerfs : je connais presque l'état de transe. Mais le moment me semble venu de définir cette évolution dont il s'agit.

Je ne sors pas de ma neutralité. Dieu puissant! Mais je tends à la modifier. L'entêtement n'est pas mon fait. Autre conjoncture, autre formule. Je ne puis cacher à moi-même que l'illustre M. Wilson (président de la République nord-américaine) a une part de responsabilité dans mon drame intérieur. J'ai reçu de sa note à l'Allemagne un rude coup, une forte impression. Je pense ordinairement par moi-même. Puis-je toutefois défendre à autrui de penser à l'occasion comme moi, et renoncer à mes propres conceptions dès que je m'avise qu'il les partage? Piteuse méthode! Je ne répugne pas à tomber d'accord avec le premier venu dont le raisonnement me boite pas, a fortiori avec un juriste si éminent que le président Wilson.

Mais je n'étais pas d'accord avec lui avant-hier? Justement! Je n'étais pas avant-hier, et ce matin je suis. Voilà l'évolution. Elle ne fut pas instantanée. Elle commença même de façon que je crus qu'elle ne tournerait pas comme elle a fait, mais bien à l'opposé. Je me mis en colère comme d'habitude (j'y suis sujet), quand je lus, sur la fin du *memorandum* que M. Wilson se targuait de porter la parole au nom de tous les neutres. « Eh! dis-je à part moi, celui-là, de quoi se mêle-t-il? Américain, je ne lui conteste pas le droit de parler au nom de l'Amérique. S'il lui plaît de parler au nom de l'humanité, je ne lui conteste pas davantage le droit, qui appartient à tout homme. Mais, de ce que chaque homme peut réclamer pour toute l'humanité, résulte-t-il par corollaire que chaque neutre a qualité ou titre pour se faire le héraut de tous les neutres? Non pas! Donc, parlez pour vous, et mêlez-vous de ce qui vous regarde, monsieur! »

Peu après, et comme je m'apaisais un tantinet déjà (*ira furor brevis est* : mes colères ne sont pas furieuses à la lettre, mais brèves comme oranges de printemps), je lus certaine dépêche du prince régnant de Monaco, qui déclarait par les présentes adhérer à la note du président Wilson, et comme souverain, et comme savant. Je ne reçois pas aisément les influences. Toutefois, je fis réflexion que je suis savant comme le prince de Monaco, si je ne suis pas souverain. Et je fus tenté par encouragement de relire la note, me disant : « Schenzzli, vois un peu de nouveau ce qu'il chante, cet homme qui s'est bombardé soi-même ton porte-voix. » La bonne humeur était revenue, puisque je reprenais ainsi le ton badin.

Cette lecture rôtée, ce fut le coup de foudre. La révélation. Pour la première fois, je comprenais que le torpillage du *Sussex* est un vil attentat. Le courrier diplomatique suisse n'était-il pas à bord, et n'est-il pas maintenant au fond de la mer, avec la valise? Et le gouvernement suisse a-t-il protesté? Non! Pas un mot! Alors, il est bien heureux que M. Wilson ait protesté pour tous, car autrement le silence de ma patrie aurait pu être remarqué.

Ici je n'entreprendrai pas l'analyse de la note. Je dis seulement que la longue liste des crimes sous-marins me consterna. Je les avais connus au jour le jour, mais je n'avais pas fait l'addition. Quelle différence d'effet, séparément ou en total! Il est bien vrai que les Allemands font une guerre de sauvages, et je n'accepte plus leur excuse de la faire atroce pour l'abréger : cela n'est pas sérieux, puisqu'elle dure depuis vingt-et-un mois. Ils devraient voir que la chose ne réussit pas, et renoncer.

D'ailleurs, sans prendre garde j'ai lâché le mot juste. Ni cette chose ni autre ne leur réussit plus. On dirait qu'ils n'ont pas la chance. Je commence à m'impacienter et à croire qu'ils n'enlèveront pas Verdun. Ou bien, s'ils l'enlevaient après si longtemps, ce serait presque ridicule. Ils s'agitent, ils font, comme on dit, feu des quatre pieds. Mais, petit feu. Ils fomentent une révolte en Irlande, et cela s'en va en eau de boudin. N'ont-ils pas poussé l'effort suffisamment? Qui veut faire sauter la banque, il ne joue pas cent sous. Moi, je dis : « Si l'Allemagne renonce au colosse, elle n'est pas dans de beaux draps. » Et je me rappelle à propos cette parole du tsar de Bulgarie : « Notre dignité veut que nous marchions avec le vainqueur. » Cet adage de Ferdinand vaut pour tous neutres. J'ai personnellement un tel souci de ma dignité que je veux, en effet, me trouver du bon côté à l'heure dite. Eh! Schenzzli, n'allons pas rater le train!

Là-dessus, je lis qu'un avion allemand a encore volé sur Porrentruy! C'est peut-être qu'ils se moquent du monde? Voilà que notre neutralité a été violée par eux quinze fois! Nous avons donc fourni les preuves de notre patience, mais elle est à bout. Je les avertis de bonne amitié.

P. C. C.
Abel Hermant.

L'ÉMEUTE DE DUBLIN

Les rebelles occupent encore plusieurs quartiers de la ville

LONDRES, 28 avril. — Les nouvelles de Dublin sont moins satisfaisantes qu'on ne l'espérait, mais en ce sens seulement que la soumission des rebelles n'est pas encore annoncée, ce qui porte à croire que, malheureusement, elle ne sera pas obtenue sans l'emploi de la force ni sans une nouvelle effusion de sang.

Par contre on se réjouit de voir le gouvernement prendre sans retard les mesures nécessaires pour écraser une rébellion qui, sans sa nonchalance, n'aurait jamais éclaté.

On se réjouit également de constater que les rebelles ne sont qu'une petite minorité : les protestations ardentes de MM. Carson et Redmond sont la meilleure et la plus éloquente réfutation des prétentions des *Sinn Féiners* de vouloir parler et agir au nom de la nation irlandaise.

« Une simple expédition de filibustiers »
dit lord Aberdeen

LONDRES, 28 avril. — Selon le *Daily Telegraph*, lord Aberdeen, vice-roi d'Irlande, est persuadé que la rébellion de Dublin n'aura que le caractère d'une



LORD ABERDEEN

expédition de filibustiers sans influence durable, car elle n'est pas soutenue par les sympathies de la majorité des Irlandais d'Irlande, majorité qui est représentée par sir John Redmond et le groupe parlementaire irlandais.

Le général Maxwell



GÉNÉRAL MAXWELL

LONDRES, 28 avril. — Le général sir John Maxwell, qui a reçu pleins pouvoirs en Irlande depuis la proclamation de l'état de siège, est âgé de cinquante-sept ans. Il a longtemps servi sous les ordres de lord Kitchener. Toute sa carrière s'est passée en Egypte, où il arriva comme lieutenant en 1882. Il commandait une brigade à la bataille d'Omdurman. Après avoir fait la campagne de l'Afrique du Sud, il fut rappelé en Egypte et y resta jusqu'au mois de mars dernier.

Le cuirassé anglais "Russell" coulé par une mine en Méditerranée

LONDRES, 28 avril. — L'Amirauté annonce que le cuirassé *Russell*, battant pavillon du contre-amiral Fremantle, a coulé dans la Méditerranée en heurtant une mine.

Le contre-amiral, le capitaine, 22 officiers et 676 hommes sont sauvés. On compte 124 officiers et marins manquants.

Le cuirassé *Russell* avait été construit en 1901; il jaugeait 11.000 tonnes et avait coûté 25 millions de francs.

Il portait quatre canons de 12 pouces et douze de 6 pouces. Son effectif normal était de 778 hommes.

LES DÉFENSEURS DE VERDUN

Justes récompenses

Sont inscrits au tableau spécial de la Légion d'honneur :

Pour grand-officier

Pétain, général de division commandant une armée :

« Officier général de la plus haute valeur. Depuis le début de la campagne n'a cessé, comme commandant de brigade, de division, de corps d'armée et d'armée, de faire preuve des plus remarquables qualités militaires. Grâce à son calme, à sa fermeté et à l'habileté de ses dispositions, a su rétablir une situation délicate et inspirer confiance à tous. A ainsi rendu au pays les plus éminents services. »

Balfourier, général de division commandant un corps d'armée :

A commandé avec beaucoup de calme et de bonheur un corps d'armée d'élite qui a participé à de nombreuses opérations. Vient de prendre une part glorieuse à la bataille de Verdun.

Claret de la Touche, général commandant une division d'infanterie :

Collas, général commandant une division d'infanterie :

Leblais, général de division commandant une division d'infanterie :

Blanc, général de division :

Henrys, général de division, commandant général du Nord (Maroc).

EN ARTOIS

Heureuse offensive des Anglais

Pendant que la bataille de Verdun languit d'une torpeur sans doute mensongère, des engagements assez vifs sont signalés sur le front de l'armée anglaise en France.

Les deux partis ont pris l'offensive, les Allemands sans succès, les Anglais avec un avantage marqué.

Les Allemands ont attaqué au sud-est d'Ypres, vers Zillebeke, à l'est d'Armentières, vers Frelinghen, au nord de Lens, dans la région de Hulluch, et au nord d'Arras, à Saint-Eloi. Après avoir atteint les premières lignes de nos alliés, ils ont partout été repoussés par des contre-attaques victorieuses.

Les Anglais ont pris l'offensive dans la partie méridionale de leur nouveau front, à l'endroit où la ligne, après avoir contourné Fricourt, s'infléchit vers l'est avant de redescendre sur Frise. Le village de Carnoy se trouve à peu près au milieu de cette partie de la ligne, un peu au nord de la route d'Albert à Péronne. L'attaque a été menée par un régiment : c'est dire qu'elle ne pouvait avoir une grande ampleur. Mais les Allemands y ont été bousculés d'une manière qui leur donnera à réfléchir et témoigne hautement de la valeur des troupes anglaises, arrivées depuis peu sur ce terrain.

Jean Villars.

Communiqué britannique

LONDRES, 28 avril. — Mercredi soir, le régiment de Bedfordshire a exécuté avec succès un raid auprès de Carnoy.

Les hommes qui ont participé à ce raid ont enlevé des tranchées et, après un vif combat corps à corps, ont refoulé les survivants allemands dans leurs grottes, où ils les ont criblés de grenades.

Nos pertes ont été de huit blessés, qui ont pu être ramenés à l'arrière. Les pertes allemandes sont considérables.

Jeudi, l'artillerie allemande s'est montrée active aux environs de la Boisselle et de Hebuterne.

Mercredi soir, l'ennemi a fait exploser une mine au sud-est de Neuville-Saint-Vaast.

Jeudi, activité de l'artillerie ennemie aux environs de Mouhy-au-Bois et de Neuville-Saint-Vaast.

Mercredi soir, l'ennemi a bombardé violemment nos tranchées à l'est d'Armentières et aux environs de Frelinghen.

Au sud de Frelinghen, l'ennemi, protégé par un bombardement, a pénétré dans nos tranchées vers 20 heures; il a été immédiatement refoulé par une contre-attaque.

Mercredi soir, après un violent bombardement, suivi d'une explosion de mine, l'ennemi a attaqué nos tranchées sur la colline 60, mais il a été repoussé. En même temps, il est parvenu à prendre pied dans nos tranchées de sapin au nord de la colline 60, mais il a été chassé par nos grenadiers.

Dans nos tranchées à l'ouest de Zillebeke, au nord-est de la colline 60, nos positions d'artillerie,

rituées à l'arrière, ont été violemment canonnées depuis 18 heures jusqu'à 24 heures.

Une attaque à Saint-Eloi a été repoussée.

Jeudi, l'artillerie ennemie s'est montrée active contre nos tranchées au sud-ouest de Saint-Eloi.

Mercredi soir, l'ennemi a pénétré dans nos tranchées dans le secteur Hohenzollern, mais a été immédiatement repoussé.

Dans la nuit de mercredi à jeudi, l'ennemi a fait éclater des mines au sud-est de Souchez, au nord-est du Double-Crassier, au nord-est de Vermelles et à l'ouest de Hulluch. Nous avons fait éclater une mine dans le secteur de Hulluch.

Jeudi matin, à 5 h. 10, l'ennemi a lancé des gaz des tranchées au sud-ouest de Hulluch, pendant que son artillerie exécutait un tir de barrage sur nos lignes au nord de Loos.

A 7 h. 30, un second nuage de gaz a été lancé environ à la même place, et après un violent bom-



bardement, l'ennemi a pris pied dans nos tranchées avancées et dans nos tranchées de soutien à l'est et au nord-est de Loos. Pendant une demi-heure les troupes irlandaises ont fait une contre-attaque et l'ennemi a été rejeté laissant de nombreux morts dans nos tranchées.

L'ennemi est également sorti de ses tranchées au sud d'Hulluch, mais leur vague a été prise en enfilade par nos mitrailleuses et il a laissé de nombreux cadavres devant nos tranchées. Quelques Allemands ont atteint nos lignes pour en être ensuite rejetés.

L'artillerie ennemie s'est montrée active aujourd'hui, entre nos tranchées dans la région de Carency, Souchez Les Bredis et la fosse n° 2 de Braquemont.

Hier, grande activité aérienne : 19 combats aériens ont eu lieu.

L'appareil que l'on a signalé hier comme tombé dans nos lignes était un avion à deux places. Il avait été attaqué trois fois à une grande altitude par un monoplace. Le pilote ennemi a reçu une balle dans le cœur et l'observateur a été percé de part en part. L'appareil, dont le moteur continuait de fonctionner, est venu s'écraser sur le sol d'une hauteur de 14.000 pieds.

Un de nos groupes de reconnaissance a été attaqué par huit avions ennemis qui ont tous été repoussés. Un appareil ennemi a été abattu. La reconnaissance avait accompli sa mission. Deux de nos avions ont été endommagés; mais tous sont revenus à leurs hangars.

Nous commencerons lundi prochain la publication d'un nouveau roman :

La Rose de Provins

que Mme CLAUDE LEMAITRE a écrit spécialement pour Excelsior.

Nos lecteurs connaissent le talent fait de sûre observation et de délicate sensibilité de l'auteur de Cadet Qui-Qui, du Bon Samaritain et de Ma Sœur Zabelle.

La Rose de Provins

met en lumière un admirable caractère de femme. C'est une œuvre à la fois brillante et pénétrée d'émotion.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Vendredi 28 Avril (635^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Au cours de la nuit, aucun événement important à signaler sur l'ensemble du front, sauf un bombardement intermittent des régions d'Avocourt et d'Esnes, et une certaine activité de nos engins de tranchées dans le secteur de Regniéville, ouest de Pont-à-Mousson.

VINGT-TROIS HEURES. — Au nord de l'Aisne, canonnade assez vive dans la région du bois des Buttes.

A l'Ouest de la Meuse, lutte d'artillerie dans le secteur du bois de Malancourt.

A l'Est, bombardement violent de nos positions entre la côte du Poivre et Douaumont. Journée relativement calme en Woëvre.

Dans les Vosges, nos batteries ont pris sous leur feu un convoi ennemi aux abords de Monsey (Sud-Est de Celles).

Aucun événement important à signaler sur le reste du front.

LA GUERRE AERIENNE

Dans la journée d'hier, nos avions ont livré de nombreux combats aériens.

Un avion ennemi a été abattu dans la région de Fromezey. Deux autres appareils ennemis, attaqués par les nôtres, sont descendus sérieusement touchés, l'un près de Douaumont, l'autre dans le bois de Montfaucon.

Enfin, dans la région de Nèfle-Chaulnes, un fokker, mitraillé par un Nieuport, a piqué verticalement dans ses lignes.

Dans la journée du 27 une de nos escadrilles de bombardement a jeté 18 obus sur la gare de Larmache-en-Woëvre.

Dans la nuit du 27 au 28 avril, nos avions ont bombardé la gare d'Audun-le-Roman, des baraques près de Spincourt et les gares de Grandpré et de Challeranges.

Communiqué belge

Dans la journée du 28, canonnade assez violente en certains points du front belge, notamment vers Ramsappelle.

Les Turcs fléchissent au sud de Bitlis

PÉTROGRAD, 27 avril. — Communiqué du grand état-major.

FRONT OCCIDENTAL

L'ennemi a poursuivi le bombardement de la tête de pont d'Iskul.

Des avions ennemis ont survolé, en plusieurs endroits, les lignes de la Drina et y ont jeté des bombes.

Sept avions ennemis ont survolé, hier, la région de Drinsk. Un de ces appareils portait les signes distinctifs de nos avions.

Nos aviateurs ont opéré un raid en arrière des lignes allemandes. Un de nos avions a bombardé la gare de Daoudzevas, au sud-est de Friedrichstadt, où il a jeté treize bombes pesant un poids chacune et sept engins remplis d'éclats. Des bombes ont déterminé des incendies dans la gare d'Oujverlynie.

Dans la nuit du 28 avril, l'ennemi, après une préparation d'artillerie qui a duré deux heures, a attaqué le secteur Vlassy-Kroschine, au nord-est de Baranovitchi. Cette offensive a été repoussée par les feux de nos postes de patrouilleurs et d'éclaireurs.

Le matin, nous avons constaté dans ce secteur la présence de nouveaux rassemblements ennemis que nous avons dispersés aussi par notre feu.

L'artillerie adverse a été particulièrement active dans la région du canal Oghinsk et de la rivière Yasselda.

Des avions ennemis ont survolé de nombreux points des cantonnements des troupes du général Evert et y ont jeté des bombes.

Dans la région du chemin de fer de Rouvo à Kovel, nous avons occupé à la suite d'un combat le village de Khromiatkhoff. L'ennemi a tenté de reconquérir le terrain perdu, mais il a été repoussé par notre feu.

FRONT DU CAUCASE

Dans les régions de Mamahatun et de Mouch, combat d'avant-garde. Au sud de Bitlis, nos éléments ont délogé les Turcs de toute une série de positions montagneuses.

L'ambassadeur des États-Unis est appelé auprès du kaiser

NEW-YORK, 28 avril. — Une dépêche de Berlin, via Sayville, annonce que M. Gérard a quitté Berlin dans la soirée de jeudi pour se rendre au quartier général allemand où il sera reçu par l'empereur.

Cet événement qui se produit pour la première fois indique la gravité de la situation, mais il est aussi l'indice que l'Allemagne mettra en œuvre tous les moyens pour tromper une fois de plus les États-Unis.

C'est dans un but de persuasion que l'empereur veut voir l'ambassadeur des États-Unis. Pour les personnes averties du monde diplomatique et politique, la tactique allemande est claire : l'Allemagne veut créer en Amérique l'impression qu'elle fera tout pour arriver à l'arrangement à l'amiable du conflit.

Poursuivie avec ténacité, cette tactique finira par imprégner l'opinion publique aux États-Unis de cette idée que l'Allemagne fait preuve de la meilleure bonne volonté, qu'elle s'empresse de donner les satisfactions demandées; en un mot, elle finira par habituer l'opinion à considérer que l'Allemagne ne peut faire une autre réponse qu'une réponse satisfaisante, et que celle qui arrive a bien ce caractère.

Prise à ce jeu astucieux, l'opinion ne s'apercevrait pas que cette réponse de l'Allemagne ne donne nullement satisfaction à l'ultimatum de M. Wilson.

Avertie par l'expérience des faits précédents, l'opinion américaine ne se laissera pas tromper par les insidieuses protestations de l'empereur allemand.

Le peuple américain comprendra que la réponse allemande doit signifier clairement la rupture ou la soumission de l'Allemagne à la demande des États-Unis, solution dont le président est considéré par tous les Américains comme responsable non seulement vis-à-vis de l'Amérique, mais vis-à-vis de tous les neutres.

Le gouvernement américain reste sur ses positions

WASHINGTON, 28 avril. — Dans les milieux autorisés, on déclare que les États-Unis ne feront aucune concession, qu'ils n'accepteront rien en dehors de la soumission de l'Allemagne.

L'ultimatum de M. Wilson et la publication du memorandum du 25 mars ont pour but d'affirmer la ferme attitude des États-Unis, c'est pourquoi l'Allemagne accablée veut user de tous les moyens pour jeter la confusion dans la discussion et tromper l'opinion en alléguant les bonnes intentions de l'empereur.

NEW-YORK, 28 avril. — D'après l'Evening Sun, M. Lansing a fait connaître que, tant qu'une déclaration formelle n'aura pas été faite par le gouvernement allemand sur le point de savoir si la guerre sous-marine doit être ramenée aux règles du droit international, la situation restera la même. Il ne s'agit pas de concessions ou de tentatives de conciliations, mais de l'observation stricte de la loi internationale.

On ne transige pas en matière d'assassinat

NEW-YORK, 28 avril. — La Tribune commente les nouvelles disant qu'un compromis interviendrait probablement entre les États-Unis et l'Allemagne et déclare que les compromis peuvent régler la question de frontière ou de commerce, mais pas la question d'assassinat.

« Vous ne pouvez transiger, par exemple, à raison d'une femme et d'un enfant assassinés par mois au lieu de vingt. Si la moitié du monde civilisé est en guerre contre l'Allemagne, c'est parce qu'elle n'a pas pu faire autrement, et la guerre durera jusqu'à ce que l'Allemagne renonce à la prétention d'abroger les droits des nations et des individus. Notre dispute avec l'Allemagne ne porte pas sur une autre question que celle-là. »

Autre note américaine à l'Allemagne

WASHINGTON, 28 avril. — M. Lansing a annoncé l'envoi d'une nouvelle note à la Grande-Bretagne, demandant que les 38 sujets ennemis capturés à bord du vapeur China soient relâchés.

Allemands et Bulgares envahissent le territoire grec

ATHÈNES, 27 avril. — Une nouvelle incursion germano-bulgare s'est produite hier en territoire grec. Un fort détachement de troupes envahit le village de Akithali. Les fils du télégraphe et du téléphone furent coupés, plusieurs maisons pillées et de nombreux habitants sujets grecs emmenés comme otages. La gendarmerie s'est trouvée impuissante à réprimer cet attentat, et le maire et la plus grande partie de la population ont dû quitter le village pour se réfugier à l'intérieur du pays. (Radio.)

EN ANGLETERRE

Comment et par qui sera résolue la question du recrutement?

LONDRES, 28 avril (De notre correspondant particulier). — Les deux séances secrètes du Parlement se sont terminées par un échec complet du projet présenté par le gouvernement, comme nous le faisions prévoir. Les deux propositions de la nouvelle loi : l'appel des hommes mariés et le maintien sous les drapeaux des hommes dont le temps de service est achevé, n'ont pas reçu l'approbation du Parlement. Et sans la gravité de la



LORD MILNER

(Photo H. Walter Barnett)

situation en Irlande, on aurait pu, à coup sûr, pronostiquer la fin du ministère de M. Asquith.

« Je ne voudrais pas me charger d'aller dans la tranchée dire aux soldats qu'à la fin de leur engagement ils seront maintenus sous les drapeaux », a dit Edward Carson.

Quant à la situation des hommes mariés, elle est, de beaucoup, le plus gros obstacle à la réalisation des projets de M. Asquith. En admettant que l'Etat nourrisse leurs femmes et leurs enfants, qui donc paiera leurs loyers, leurs impôts, leurs taxes d'assurance et fera face à leurs engagements d'affaires?

Bref, la lutte entre le célibataire, qui est resté, et l'homme marié, qui ne veut pas partir, résume la crise du recrutement, à la longue devenue la crise du gouvernement.

On n'y voit d'issue que le décret de la conscription devant lequel recule depuis dix mois le ministère de M. Asquith, au sein duquel l'entente ne parvient plus à se maintenir.

En dehors du cabinet, les conscriptionnistes, à la tête desquels sont Lloyd George, Edward Carson, Churchill, lord Curzon et lord Milner sont prêts à intervenir avec un programme d'action énergique mis au point depuis longtemps.

Malheureusement deux de ces hommes, Churchill et Carson, sont handicapés par leur passé. Winston Churchill a contre lui son passage à l'Ambulance, qui fut désastreux. Anvers et les Dardanelles, deux graves erreurs suffisantes pour couler un homme d'Etat.

Edward Carson est le meneur de l'Ulster, le politicien audacieux qui enrégimenta un tiers de l'Irlande pour combattre l'autre tiers. Les Sinn-Féilers n'ont pas fait autre chose. Les adversaires de Carson peuvent affirmer, non sans quelque vraisemblance, que le soulèvement de l'Ulster a provoqué la rébellion actuelle.

Il reste lord Curzon : une grande ambition, une grande activité, une grande fortune. L'ancien vice-roi des Indes est un de ces hommes qui ont appris la politique ailleurs que chez eux. Il n'est point suffisant pour être à la tête du gouvernement aujourd'hui de bien connaître son pays et son personnel électoral, et de posséder la facilité et l'agilité de la parole, ce qui est le cas de M. Asquith.

A côté de lui se place lord Milner, qui a donné devant les Lords une impulsion vigoureuse aux projets conscriptionnistes. Lord Milner, de même que lord Curzon, possède une vision mondiale ; il a été gouverneur de l'Afrique du Sud au temps de

la guerre contre les Boers ; il a occupé un poste élevé dans le gouvernement égyptien et, à cette expérience politique, il joint une culture très étendue, ce qui, dans la Chambre des Lords, ne représente pas un cas aussi fréquent qu'on pourrait le croire.

Maintenant Lloyd George pensera-t-il son heure venue de prendre la tête du gouvernement de demain avec ces deux importants appuis ?...

Collingham.

Le service obligatoire s'annonce comme l'unique solution possible

LONDRES, 28 avril. — Le retrait du projet de loi militaire élaboré pendant la semaine précédant Pâques a pour premier résultat positif la nécessité de reprendre le travail des négociations sur une base nouvelle.

L'impression des milieux parlementaires est qu'un projet instituant le service obligatoire pour tous serait accueilli avec faveur. Du moins est-il certain que personne n'est opposé aux mesures, quelles qu'elles soient, qui seront reconnues indispensables pour assurer la victoire des Alliés.

Le parti travailliste ne fait pas exception. A vrai dire, ses membres qui font partie du ministère se prononceraient contre le dépôt immédiat du projet ; mais le motif de leur attitude est déterminé par leur situation vis-à-vis du parti et non par une hostilité de principe au service obligatoire.

Ils croient qu'une vigoureuse campagne pour les enrôlements volontaires suffira ; ils ont pris leurs mesures pour cette campagne et sont d'accord à cet égard avec le parti ; ils désirent donc que l'expérience soit tentée.

Les événements d'Irlande n'ont pas compliqué la question ; ils tendent plutôt à la simplifier, parce qu'ils rendent plus vif le sentiment des nécessités indispensables à la force de l'Etat.

LONDRES, 28 avril. — Les journaux font tous comprendre que le service obligatoire leur apparaît comme la solution unique, moyennant certains délais et certaines restrictions.

Ainsi, le *Daily Chronicle*, journal libéral, écrit : « Le service militaire obligatoire est devenu inévitable. Une loi sera très probablement déposée à cet effet dans un délai très proche. Toutefois, le gouvernement ayant publiquement déclaré son intention de permettre aux hommes mariés de s'engager volontairement jusqu'au 27 mai, il lui sera difficile de revenir sur sa décision. »

« On nous présentera donc la semaine prochaine, soit un projet de loi établissant le service militaire obligatoire pour tous avec une restriction provisoire relative aux hommes mariés, soit une déclaration précisant sur des bases tout à fait nouvelles la politique du gouvernement. »

Les *Daily News*, radical, s'expriment dans le même sens et croient seulement qu'il faudra laisser aux travaillistes un mois pour leur essai.

Comptoir national d'Escompte de Paris

L'assemblée générale s'est tenue le 28 avril, sous la présidence de M. Alexis Rostand.

Après avoir entendu les rapports du Conseil, de la Commission permanente de contrôle et des commissaires, l'assemblée a approuvé à l'unanimité les comptes de l'exercice 1915, qui se soldent par un bénéfice de 10,690,011 fr. 08, et a décidé la répartition de 25 francs par action, représentant l'intérêt statutaire de 5 0/0. Il ne sera procédé au paiement d'aucun coupon sur les parts de fondateur.

Le solde reporté au compte des actionnaires s'élèvera après ces répartitions, à 3,140,322 fr. 70.

Le Rapport du Conseil d'administration rappelle que pendant tout l'exercice 1915 la France a concentré toutes ses énergies sur la guerre, les productions nécessaires à sa continuation et les transactions qu'elle comportait.

Le Comptoir s'est efforcé de rendre au pays tous les services que permettait sa forte organisation, de continuer l'aide qu'il devait à sa clientèle et d'apurer encore ses engagements pour parer aux dangers du présent et préparer l'avenir.

La trésorerie a été encore élargie. Le portefeuille commercial moratorisé a été réduit dans des proportions très intéressantes. Le règlement des créances diverses peut être envisagé avec confiance dès que le moratorium sera levé et que les hostilités seront terminées.

Malgré le manque de personnel et les difficultés de l'exploitation, le Comptoir a pu assurer le fonctionnement de ses agences à Paris, en province, même dans les villes à proximité du front, et à l'étranger.

Il a prêté son concours le plus actif au placement des Bons et Obligations de la Défense Nationale, ainsi qu'à la souscription de la Rente 5 0/0 et aux opérations de change du gouvernement français.

M. Emile Ullmann a donné sa démission d'administrateur ; le Conseil lui en a manifesté ses regrets, en rendant hommage à ses longs et distingués services.

MM. Charles Cambefort et Alexis Vacherie, administrateurs sortants, ont été réélus.

Un intellectuel allemand qui descend de son piédestal d'orgueil et de haine

Le docteur Max Planck, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences de Berlin, recteur de l'Université et professeur de physique, vient d'adresser une lettre fort intéressante à son collègue hollandais, le professeur Lorentz, de Haarlem.

Le savant allemand commence par rappeler le fameux appel que les intellectuels de son pays adressèrent au monde civilisé, au mois d'août 1914, et dans lequel les représentants de la Kultur prétendaient justifier la conduite du gouvernement



DOCTEUR PLANCK

impérial et condamnaient l'attitude des Alliés.

Le docteur Planck, qui était parmi les 93 signataires, reconnaît aujourd'hui que la forme dans laquelle l'appel était rédigé pouvait réellement produire une fâcheuse impression sur le public. Elle ne reproduisait pas, d'ailleurs, dit-il, la pensée des signataires.

Le docteur Planck explique qu'à son avis ce manifeste fut écrit et signé au moment où les esprits étaient emportés par l'enthousiasme des premiers jours de la guerre.

Cette opinion est partagée par ses collègues : le professeur von Harnack, directeur de la bibliothèque royale de Berlin ; le professeur de philologie von Wilamowitz-Moellendorf (nous avons parlé de ces deux professeurs il y a quelques jours, à propos de Shakespeare) ; le docteur Walter Nernst, professeur de physique à l'université de Berlin et le docteur Waldeyer, professeur d'anatomie, tous les quatre signataires de l'appel.

Il faut se persuader, écrit le docteur Planck, qu'aujourd'hui, même le jugement le plus documenté sur l'heure historique présente ne doit ni ne peut avoir aucune importance. La question de savoir qui est responsable de la rupture des négociations de juillet 1914 et de toutes les misères humaines qui ont découlé de cette rupture ne pourra être résolue que bien plus tard et à la suite d'investigations très approfondies.

Cette phrase du docteur Planck est remarquable par le fait qu'elle exprime un doute sur le dogme de Bethmann-Hollweg : « La guerre nous a été imposée par nos ennemis ».

La lettre se termine par ces mots :

« Je voudrais enfin vous convaincre que malgré les effroyables événements dont nous sommes les spectateurs, je reste persuadé qu'il existe encore des milieux moraux et intellectuels qui se maintiennent au-dessus de cette guerre des nations, et qu'on peut, tout en restant d'excellents citoyens, nourrir un profond respect pour les citoyens des pays ennemis. »

G.-G. Z.

Conseil supérieur de la Défense nationale

Le Conseil supérieur de la Défense nationale s'est réuni hier matin à l'Élysée sous la présidence de M. Poincaré. Les généraux Joffre et de Castelnau, venus du grand quartier général, assistaient à la séance.

LES ÉMEUTES A BERLIN, par MANFREDINI



— C'est très terrible d'être sans nouvelles...
 — T'as un frère à la guerre?
 — Pire!... Ch'ai ma femme à Berlin!!

Les Russes défilent sous les couleurs françaises



Lors du débarquement du deuxième effectif russe à Marseille, les soldats alliés provoquèrent sur leur passage un enthousiasme indescriptible en défilant à travers les rues de la cité phocéenne avec de petits drapeaux français fixés à leur baïonnette.

DERNIÈRE HEURE

La situation à Dublin s'améliore sensiblement

LONDRES, 28 avril. — Lord Lodge, lieutenant-gouverneur d'Irlande, a fait la communication officielle suivante :

« Pendant les deux jours qui viennent de s'écouler, la situation s'est sensiblement améliorée. L'activité des émeutiers se borne à des coups de feu isolés tirés de certains locaux situés dans certaines zones restreintes de Dublin. »

« Des renforts considérables sont arrivés d'Angleterre et se tiennent à la disposition des autorités. »

L'espion von Igel impliqué dans les affaires d'Irlande

NEW-YORK, 28 avril. — Les milieux autorisés laissent ouvertement entendre que les documents de l'espion allemand von Igel contenaient certaines informations ayant trait aux désordres d'Irlande.

ÉPILOGUE DU COMBAT DE LOWESTOFT

L'aviateur Beare est retrouvé

LONDRES, 28 avril. — L'aviateur anglais porté disparu après le combat de Lowestoft a été recueilli en mer par un lougre hollandais. Il s'était trouvé sans essence en poursuivant les zeppelins; contraint de descendre, il est resté trente heures sur l'eau.

La lougre hollandaise l'a recueilli à 4 milles du littoral et l'a ramené à Schvenningue.

AMSTERDAM, 28 avril. — (Offici.) — Le lieutenant Beare a été remis en liberté, comme naufragé hors des eaux territoriales, mais son biplan sera retenu jusqu'à la fin de la guerre.

ÉCHECS TURCS

dans la péninsule de Sinaï

LONDRES, 28 avril. — L'Agence Reuter transmet de Suez les détails suivants sur les opérations de la région de Katia :

« Le 23, un groupe d'à peu près 500 Turcs tenta un raid de surprise sur un petit poste britannique situé à Birel Duaidar qui est un puits dans le désert à environ 12 milles d'El-Kantara. Un détachement des Royal Ecossais, qui tenait le poste, repoussa l'ennemi en lui infligeant de lourdes pertes. »

« L'ennemi laissa sur le terrain 70 morts, 25 prisonniers, des fusils, des obus et de grandes quantités de munitions et d'approvisionnements. Il fut, en outre, poursuivi par un détachement de cavalerie australienne qui lui fit subir de nouvelles pertes et ramena de nouveaux prisonniers. »

« Le 24, au matin, notre corps d'aviateurs ayant découvert la présence de quelque 400 Turcs ayant bivouaqué dans la nuit près de Katia, les attaqua et mis en déroute. Les avions étaient au-dessus du camp dès l'aube; ils ont lancé une telle quantité de bombes que le camp a été entièrement détruit. Les pertes turques ont été très lourdes; les mitrailleuses des avions ont tué en particulier beaucoup d'ennemis. »

Échec d'une tentative de ravitaillement de Kut-el-Amara

LONDRES, 28 avril. — Une tentative faite dans la nuit du 24 avril pour envoyer un vaisseau avec des approvisionnements pour ravitailler la garnison de Kut-el-Amara, quoique exécutée avec la dernière bravoure, a échoué malheureusement.

Nos avions ont découvert le vaisseau échoué près de Magasis, à environ 4 milles à l'est de Kut.

NOUVELLES ET DÉPÊCHES

ATHÈNES. — L'enquête de la police sur l'attentat contre la légation de Bulgarie n'a donné jusqu'ici aucun résultat; la plupart des suspects qui avaient été arrêtés ont été remis en liberté.

LONDRES. — Le correspondant du Times à Bucarest télégraphie que, en partant, le prince Auguste Wilhelm de Prusse, quatrième fils du kaiser, a annoncé que son père visiterait bientôt la Bulgarie.

RIO-DE-JANEIRO. — M. Giuseppe Martinelli, banquier à Rio-de-Janeiro, a offert 100.000 francs à la Croix-Rouge italienne.

Un sous-marin pirate est pris sur le fait et coulé

AMSTERDAM, 27 avril. — Le vapeur hollandais *Soerabaja* est arrivé hier à Rotterdam se rendant à Kirkwall; il avait tourné vers le nord lorsque, soudain, un sous-marin allemand lui intima l'ordre de s'arrêter, ce qu'il fit.

Ayant reçu l'ordre d'apporter ses papiers, le vapeur mit une chaloupe à la mer pour les porter, mais, soudain, un graving à la silhouette grise apparut à travers le brouillard et, carrant ses voiles, ouvrit aussitôt un feu terrible.

Le sous-marin riposta et lança une torpille qui manqua son but. Touché par le feu infernal auquel il était exposé, le sous-marin sombra. La tragédie n'avait duré que quelques minutes.

Les Hollandais se fâchent

AMSTERDAM, 28 avril. — Au sujet de la destruction du *Berkelstroom*, le *Vaderland* constate que les attentats sont maintenant commis par des sous-marins ne portant aucune marque distinctive, et il ajoute que ce dernier attentat, commis par des commandants en état de folie furieuse, coûtera cher à l'Allemagne.

Il s'agit également de savoir si la *Tubantia* n'a pas été coulée par un sous-marin ne portant pas de numéro, puisque l'Allemagne déclare n'avoir reçu aucun rapport de ses sous-marins, confirmant l'attaque de la *Tubantia*.

Un autre sous-marin allemand coulé

LONDRES, 28 avril. — Un communiqué de l'Amirauté annonce qu'un sous-marin allemand a été coulé hier, au large de la côte orientale d'Angleterre, et qu'un officier et dix-sept marins ont été faits prisonniers.

Vapeur anglais coulé par un sous-marin allemand

LONDRES, 28 avril. — Le vapeur anglais *Industry* a été coulé par un sous-marin ennemi; l'équipage, laissé dans les canots au milieu de l'Atlantique, à 120 milles de la terre, a été recueilli par le vapeur américain *Finland*.

L'*Industry* se rendait dans un port américain. Il n'était pas armé.

Trois vapeurs hollandais coulés par des mines

LONDRES, 28 avril. — Le ministre de la marine confirme la nouvelle du sinistre des trois navires hollandais *Noordzee*, *Dubbe* et *Maashaven* dans l'estuaire de la Tamise. Ni périscope, ni torpille n'ayant été aperçus, on croit qu'ils ont heurté des mines.

Le *Maashaven* et le *Dubbe*, étant restés à flot, ont été secourus par des vapeurs britanniques.

La mairie de Lille est détruite par un incendie

BERNE, 28 avril. — La *Germania* annonce que la mairie de Lille a été complètement détruite pendant les fêtes de Pâques, par un incendie dont la cause est inconnue.

Athènes menacée de la loi martiale

ATHÈNES, 28 avril. — Suivant le *Kairi*, il est possible que le gouvernement soit conduit à proclamer la loi martiale peu de jours avant la rentrée de la Chambre qui a lieu le 8 mai.

Le nouveau ministère chinois

PÉKIN, 24 avril. — Le nouveau cabinet chinois a été constitué de la façon suivante :

Premier ministre, Tuan-chi-jui;
Affaires étrangères, Lu-chan-hsing;
Finances, Sun-Pao-Chi;
Intérieur, Wang-yi-tang;
Marine, Lu-kuan-hsing;
Communications, Tsao-julin;
Instruction publique, Chang-kuo-kan;
Commerce, Ching-ping-ping;
Justice, Chang-hung-hsing;
Wang-shih-chuan a été nommé chef de l'état-major général, et Chuan-yun-kuan, contrôleur général.

Les menées allemandes en Suisse

GENÈVE, 28 avril. — A la suite du récent scandale de contrebande et accaparements qui a éclaté à Genève et où se trouve mêlée la légation allemande à Berne, le gouvernement genevois avait pris des mesures énergiques à l'égard de tous les étrangers — en majorité Allemands — auteurs ou complices du scandale. Tous, sans exception, furent frappés d'expulsion.

Parmi eux se trouvait le nommé Félix Falk, agrégé libre à l'Université de Genève, correspondant de la *Gazette de Francfort* et de la *Gazette de Cologne*, chef de la propagande allemande en Suisse romande. Ce personnage, lorsqu'on lui notifia son expulsion, protesta qu'il ne s'en irait pas, se réclama de la légation allemande à Berne et, finalement, déclara vouloir user du droit qu'accorde la loi suisse d'interjeter appel.

L'appel est venu ce matin devant le conseil d'Etat du Canton de Genève qui, sourd à toutes les pressions et à toute intervention, a purement et simplement, confirmé l'arrêté d'expulsion pris par le département de Justice et Police. Il ne reste plus à M. Falk qu'à se pourvoir devant le Conseil Fédéral qui, sans aucun doute, confirmera l'arrêt du conseil d'Etat.

L'Allemagne présente ses excuses pour les violations du territoire suisse

BERNE, 28 avril. — Un communiqué émanant du département politique annonce que le commandement de l'armée allemande interdit les vols d'avions dans la zone frontrière.

Le ministre d'Allemagne est venu aujourd'hui exprimer au chef du département politique des regrets les plus sincères pour la violation du territoire suisse commise avant-hier par le vol d'un aviateur allemand.

Le ministre a déclaré que le gouvernement impérial ne regrette pas moins vivement que le Conseil fédéral lui-même cet incident, ainsi que ceux qui ont précédé, et que les mesures spéciales prises par le commandement de l'armée allemande, en excluant le pilote fautive du corps des aviateurs et en interdisant en principe tout vol d'avions dans la région confinant la frontière suisse, attestent sa volonté d'éviter tout ce qui pourrait troubler les relations amicales existant entre les deux pays.

L'artillerie belge abat deux avions allemands

AMSTERDAM, 28 avril. — Selon un rapport privé, deux avions allemands, atteints par l'artillerie belge, ont été vus tombant en flammes, près de Marikerke.

Les deux aviateurs ont été tués.

Communiqué italien

ROME, 28 avril. — On signale sur tout le front des actions d'artillerie, plus intenses dans la zone de Toulon, dans celle de Rovereto, dans le Haut-Cordone et à Tete du But.

Dans le bassin de Pezzo, un détachement ennemi a réussi à faire irruption par surprise dans un de nos postes avancés sur les pentes du Mont Cukla; nos renforts étant survenus, l'adversaire a été promptement contre-attaqué et repoussé.

Sur Isonzo, des tentatives d'attaques renouvelées à plusieurs reprises contre nos positions ont échoué, avec des pertes sensibles pour l'ennemi.

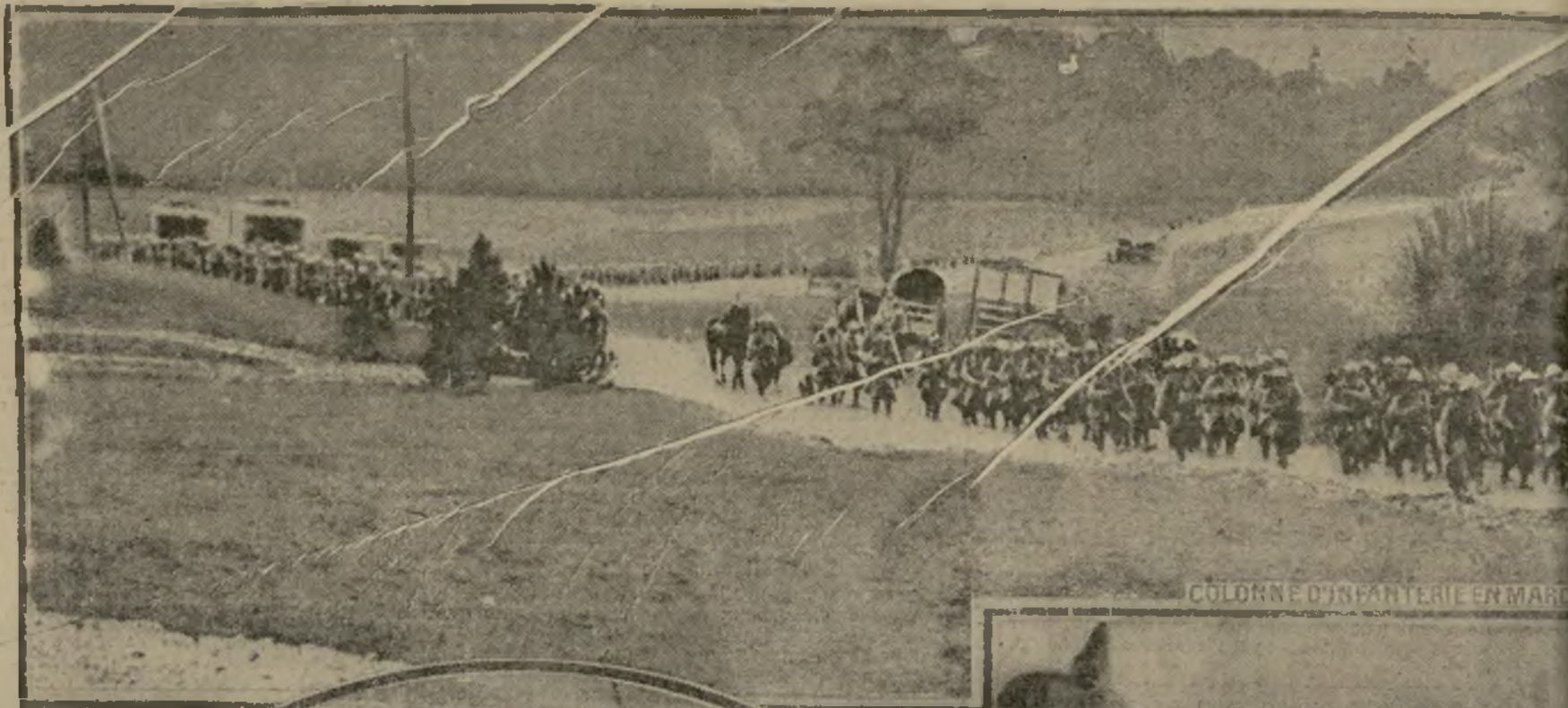
Dans la zone de Selz (Carso), après un grave échec essuyé dans la nuit du 27 avril, l'adversaire s'est borné hier à battre par des salves d'artillerie le retranchement perdu.

Le Banquet de la Ligue franco-italienne

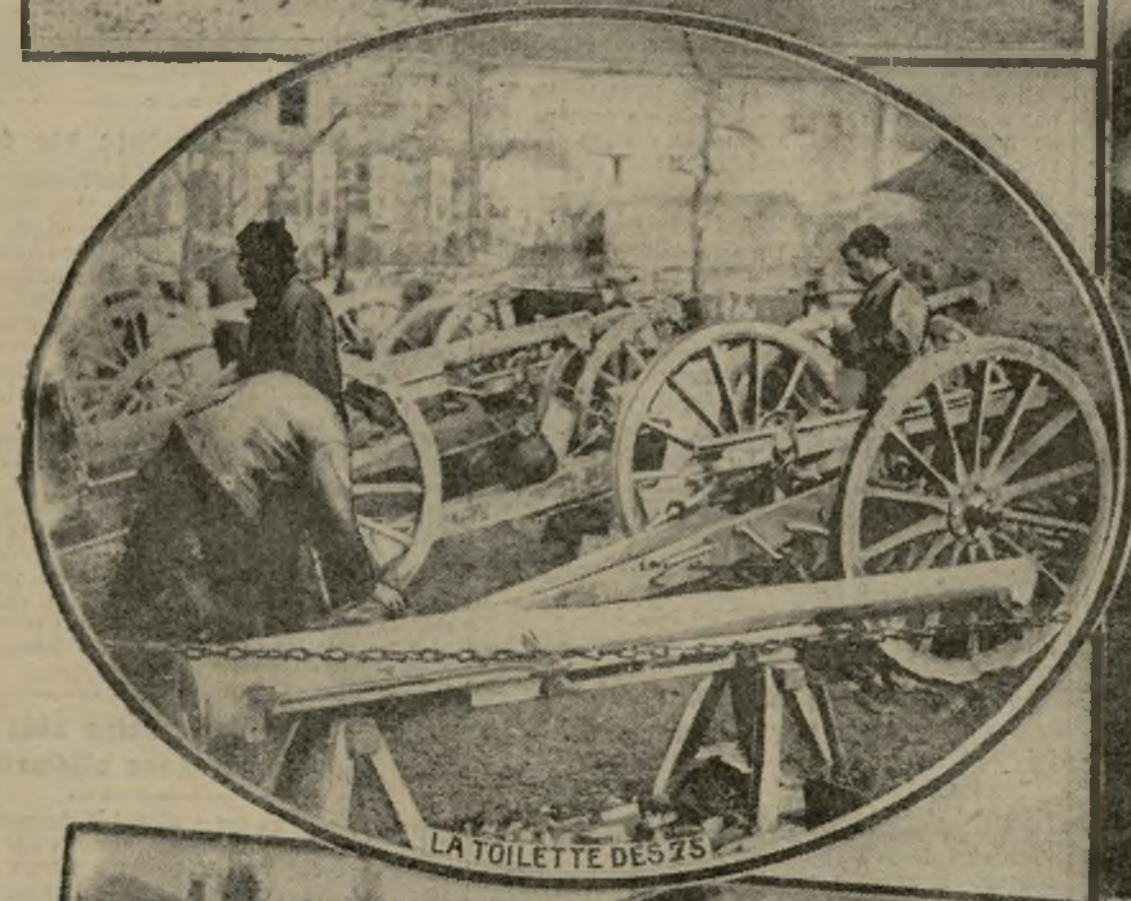
La Ligue franco-italienne a donné hier soir, au Palais d'Orsay, un banquet en l'honneur des délégués italiens à la Conférence interparlementaire du Commerce. Au dessert, M. Gustave Rivet, sénateur, président de la Ligue, et M. Tilton, ambassadeur d'Italie, ont prononcé des discours très applaudis.

OBESITÉ
LIN-TARIN
CONSTIPATION

GUILLAUME II, DÉÇU, AU MOMENT OU IL VA QUITTER VERDUN POUR SE RENDRE SUR LE FRONT RUSSE



COLONNE D'INFANTERIE EN MARCHÉ VERS LES TRANCHÉES DE PREMIÈRE LIGNE



LA TOILETTE DES ZIS



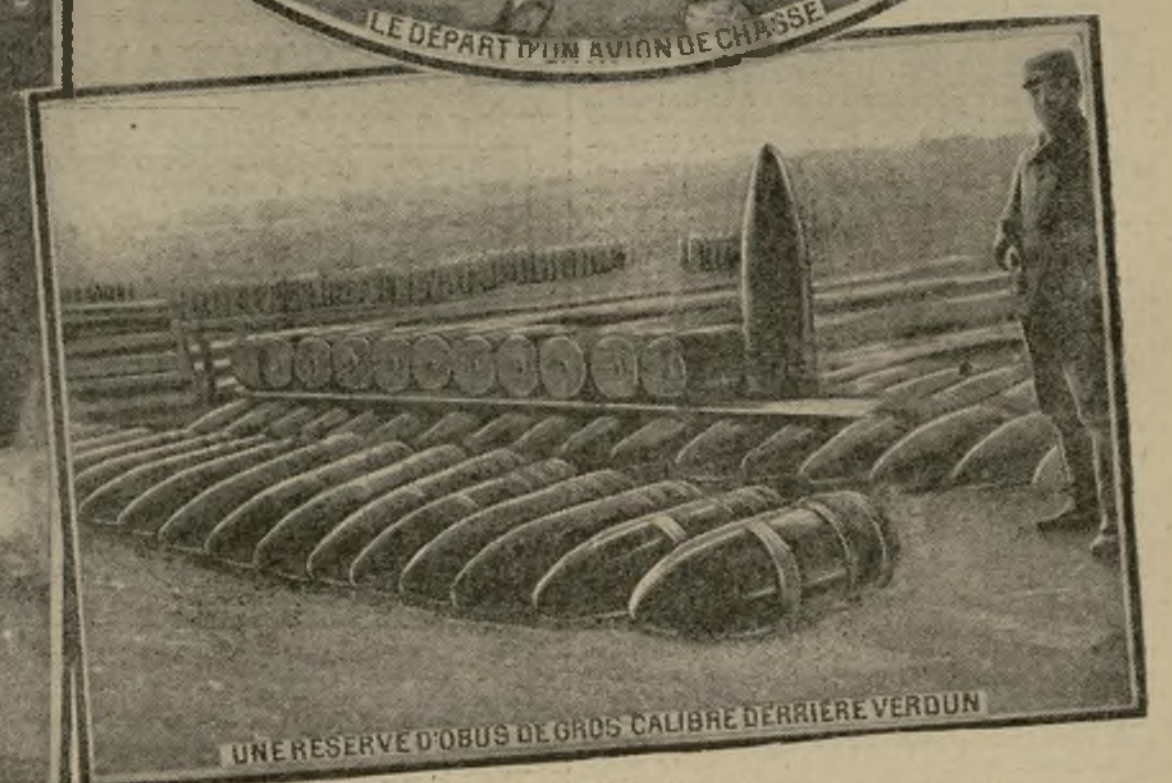
LE KAISER IXIÈME



LE DÉPART D'UN AVION DE CHASSE



UN DETACHEMENT DE CAVALERIE TRAVARSE UN VILLAGE



UNE RESERVE D'OBUS DE GROS CALIBRE DERRIERE VERDUN

Le kaiser s'était naguère rendu sur le front de Verdun, ainsi qu'il y a de longs mois il s'était porté aux abords de Nancy. Devant la forteresse meusienne, comme devant la capitale lorraine, Guillaume II a connu l'amer déboire du renoncement aux pompeux défilés dans les rues des villes conquises. Il sait, une fois de plus, qu'il y a loin de la coupe aux lèvres, et l'organisation de plus en plus robuste de nos lignes de défense l'a si bien convaincu de la vanité de ses espoirs qu'il fait déclarer par toute la presse allemande : « Verdun est trop fort, je n'en ai jamais voulu. »

LA QUESTION DU GAZ

LE CONFLIT entre les Compagnies et les villes

En ce moment, devant tous les conseils de préfecture de France, se pose ou revient, à la suite d'une décision du Conseil d'Etat, un procès qui intéresse tous les habitants de villes françaises. Les diverses sociétés de gaz, qui sont concessionnaires ou concessionnaires de la fourniture du gaz aux établissements publics et aux particuliers, réclament des villes concessionnaires soit un relèvement temporaire du prix de vente du gaz, soit une indemnité globale ayant pour but de dédommager les compagnies de la hausse exorbitante du charbon.

Si la thèse des compagnies est admise, les particuliers qui paient le gaz, dans les départements, de 20 à 35 centimes le mètre cube, le paieront de 30 à 45 centimes !

Voilà la conséquence du procès.

Les compagnies gazières ont, certes, vu leurs bénéfices se tarir :

1° Du fait de la mobilisation d'une partie de leur personnel, auquel elles ont conservé partiellement des appointements ;

2° Par la hausse extraordinaire de la matière première : le charbon qui a passé de 25 et 30 francs la tonne à 80 francs la tonne ;

3° Par une plus grande fourniture de gaz aux établissements publics. (Dans tous les contrats, un prix spécial inférieur au prix payé par les particuliers est prévu pour le gaz fourni aux établissements publics. La création de nombreux hôpitaux, de cantonnements, etc., a donc obligé les compagnies gazières à fournir une plus grande quantité de gaz à prix réduit) ;

4° Le prix de la main-d'œuvre, plus difficile, a subi une hausse.

Les conseils de préfecture des Deux-Sèvres, de la Gironde, de la Haute-Vienne ont donné tort aux compagnies. Celui de la Seine-Inférieure et quelques autres leur ont donné raison.

Tout à l'our, on a plaidé en droit et en équité. En droit, au nom de l'article 1148 du Code civil, un contrat ne peut être résilié que par le cas de force majeure. Or, la jurisprudence constante et les plus récents arrêts de la Cour de Cassation ne considèrent point la guerre comme un cas de force majeure tant qu'elle ne rend pas l'exploitation impossible. Le fait que cette exploitation devient onéreuse n'est point une raison de rupture du contrat. On a invoqué également l'article 1104 sur les contrats aléatoires : l'article 1134, par lequel les conventions font la loi des parties, et l'article 1156 sur l'interprétation des contrats. De longues joutes oratoires se sont développées sous les voûtes sonores et à demi désertes des conseils de préfecture.

Le conseil de préfecture de la Gironde, dans une décision que vient d'annuler le Conseil d'Etat, a repoussé les prétentions de la Compagnie d'Eclairage de Bordeaux pour les raisons suivantes :

Que l'indemnité suppose une faute dont elle est la légitime réparation ; que la Compagnie argue des événements généraux survenus et non de la faute de la ville.

Que si on lui imposait le paiement de l'indemnité demandée, on arriverait, en dehors de tout motif juridique, à enrichir arbitrairement la Compagnie générale qui a accepté l'alien de l'article 11, qui serait déchargée de toutes les conséquences économiques de la situation actuelle ; à maintenir intacts ses bénéfices et à appauvrir la ville de Bordeaux et les particuliers qui, de l'aveu de la Compagnie, ne peuvent être tenus comme les auteurs responsables parce que auteurs de ladite situation.

Le conseil de préfecture des Deux-Sèvres a admis les mêmes conclusions et a débouté la Compagnie française d'éclairage et chauffage au profit de la ville de Niort, estimant « que la jurisprudence administrative est fondée sur l'application des principes généraux du droit civil. »

Que toute indemnité envers le concessionnaire suppose d'ailleurs une faute, un fait dommageable ou une aggravation de charges imputables au concessionnaire.

Le conseil de préfecture de Limoges, sur les conclusions de M. Pompei, secrétaire général, a repoussé la théorie dite de l'imprécision d'après laquelle on fait valoir qu'on ne pouvait prévoir au moment de la signature du contrat ou de la concession l'augmentation de la dépense de l'électricité à l'éclairage public.

Par contre, le conseil de préfecture de la Seine-Inférieure a autorisé la Compagnie gazière à relever le prix du gaz.

Devant le conseil de préfecture de l'Indre, M. Ernest Gaubert, commissaire du gouvernement, a conclu contre les prétentions de la Compagnie pour l'éclairage des Villes, en rappelant que l'application pratique de l'électricité à l'éclairage pré-

sentait des conditions de durée, d'ampleur et des conséquences sociales et économiques peut-être plus graves que celles résultant de la guerre actuelle. Pourtant, les Compagnies gazières opposèrent aux villes qui tentèrent de se dégager de leur contrat pour le gaz afin de s'abonner à l'électricité les mêmes arguments basés sur les conventions écrites qu'on leur oppose aujourd'hui.

M. Gaubert a fait remarquer que le relèvement du gaz serait supporté surtout par les familles des mobilisés qui se battent pour le pays et qui ne peuvent être tenues pour responsables de la situation actuelle, et que les Compagnies du Gaz, si elles établissent qu'elles sont victimes de la guerre, devront attendre l'œuvre du législateur, comme les autres victimes de la guerre.

Enfin le Conseil d'Etat vient de rendre un premier arrêt. Il n'est pas tel que l'attendaient les plaignants. En effet, s'il annule la décision des conseils de préfecture de la Gironde, il renvoie les parties devant ce même tribunal administratif, en lui faisant le soin d'aboutir à une transaction. Le Conseil d'Etat déclare, en effet, que si les Compagnies gazières sont liées par un contrat, qu'elles n'ont pas le droit de rompre, que si la guerre n'est pas un cas de force majeure, d'autre part, l'occupation par l'ennemi de nos mines de houille les plus productives et la hausse du charbon imposent à prévoir dans de telles conditions justifiant la prétention des Compagnies à demander un relèvement du prix du gaz ou une indemnité. Il laisse aux conseils de préfecture le soin de fixer le taux de cette indemnité ou de ce relèvement. En réalité, le Conseil d'Etat agit en juge de paix. Il se borne à conseiller aux plaignants : « Conciliez-vous ! »

Un geste d'Essad pacha

On sait qu'Essad pacha, président du gouvernement de l'Albanie, est allé récemment visiter le front français de la 1^{re} armée et qu'il a assisté le 7 avril à la revue d'un régiment et à la remise de décorations qui l'accompagnait.

A la suite de cette revue, Essad pacha a adressé au général commandant la 1^{re} armée, la lettre suivante :

Mon général,

Je n'oublierai jamais le splendide spectacle auquel j'ai assisté à vos côtés quand, dans cette plaine de Champagne, où bat le cœur de la France, devant les drapeaux des régiments, en présence de vos belles troupes, vous avez, mon général, avec votre épée, fait honneur de la Légion d'honneur ces vaillants soldats, rangés devant vous et dont les faces martiales reflétaient l'héroïsme de leur âme.

En songeant à eux, ma pensée s'est aussi reportée vers ceux qui ont payé de leur vie l'honneur de recevoir cet ordre glorieux et vers les épouses et les orphelins qui les pleurent. Peut-être parmi les parents des légionnaires de votre armée y a-t-il quelques désemparés à soulager ? Permettez-moi donc, mon général, de vous adresser 5.000 francs, en vous priant de consacrer votre cœur pour les distribuer.

La somme ainsi mise à la disposition de la 1^{re} armée par Essad pacha sera répartie en dix secours de cinq cents francs attribués aux cas les plus méritants.

Les travaux de la Conférence interparlementaire du Commerce

La Conférence interparlementaire du commerce a continué hier après-midi ses travaux sous la présidence de M. Chaumet.

Au début de la séance, il a été donné lecture des résolutions rédigées dans la matinée par le conseil général de la Conférence, conformément aux conclusions des rapports présentés par MM. Baudet, Landry et Haude, résolutions qui ont été adoptées par l'assemblée avec quelques modifications de détail qui comportent une extension des propositions faites au cours de la séance de la veille par les rapporteurs.

L'assemblée a abordé ensuite l'examen des questions figurant à l'ordre du jour.

Sur la première, réduction de la taxe postale, télégraphique, téléphonique, et établissement d'un tarif minimum en faveur des Alliés, le rapporteur, M. Bouquet, a rappelé les efforts déjà faits pour l'adoption de l'interdiction des lettres à 10 centimes entre la France et l'Angleterre, mesure qui, en outre, paraît avoir d'aussi chauds partisans en Angleterre qu'en France.

M. Bouquet voudrait la réduction des taxes pour les pays économiquement limitrophes.

La question des conventions relatives aux transports internationaux de marchandises a été traitée par M. Sibille, et celle de la création d'un office international des brevets par M. Maunoury.

Au nom de M. Cruppi, M. Millerand a soumis en outre à la Conférence un projet adressé par MM. de Laigue et de Belfort, et relatif à la création d'un brevet international entre les Alliés.

Pour mettre un terme aux empiètements continus de l'Allemagne sur les droits de nos inventeurs, de nos commerçants et de nos industriels, il suffirait, après la création de ce brevet, d'insérer dans le prochain traité de paix la clause suivante :

« Les Etats s'engagent à n'autoriser sur leurs territoires respectifs l'exploitation d'aucune découverte ni d'aucune invention sans l'assentiment formel de l'inventeur pendant toute la durée du brevet. Dans ce cas, l'auteur de l'invention aura le droit de poursuivre les contrefacteurs. »

M. Paul Bluysen a enfin traité la question du régime commercial des colonies des pays alliés.

Nouvelles parlementaires

Nos fabrications de guerre

M. Treignier a donné hier connaissance, à la deuxième sous-commission de la commission de l'armée (armements et munitions), des états de consommation et des prévisions de fabrication de projectiles et de munitions d'artillerie et d'armes portatives.

La sous-commission a chargé M. d'Aubigny de la rédaction d'un questionnaire à adresser au sous-secrétaire d'Etat des Munitions.

M. Treignier a enfin signalé la nécessité d'obtenir du gouvernement anglais la simplification des formalités nécessaires pour l'importation en France des fontes destinées à nos fabrications de guerre.

LE FESTIVAL DES TROIS GARDES



La foule acclame les musiciens anglais qui quittent le Trocadero

La solennité musicale qui réunissait, hier après-midi, les musiques des Trois Gardes au Trocadero, a obtenu un succès considérable.

Le président de la République y assistait, accompagné de Mme Raymond Poincaré, du secrétaire général de sa maison militaire, le général Dupargé, et du commandant Portier.

Parmi les personnalités officielles, citons : M. Aristide Briand, président du conseil ; lord Bessie of Thame, ambassadeur d'Angleterre ; MM. Iswolsky, ambassadeur de Russie ; Tittoni, ambassadeur d'Italie ; William J. Sharp, ambassadeur des Etats-Unis, etc.

Ayuntamiento de Madrid

Le programme de cette solennité a été interprété au milieu du plus vif enthousiasme. Les « Coldstream Guards » britanniques, les carabiniers d'Italie et la garde républicaine de Paris ont été longuement acclamés. On a applaudi de même les artistes français, Mmes Marguerite Carré, Ketty Lapeyrette, Madeleine Roch et Jane Pierly, et MM. Lambert fils et Hector Dufranne. Les hymnes nationaux d'Angleterre, d'Italie et de Russie, le *Marsch de Hambrecht-Meuse* et la *Marseillaise* ont particulièrement soulevé de véritables ouragans d'applaudissements.

PENDANT LA GUERRE

LES FOIRES

Elles ont eu lieu toutes les trois cette année, les trois foires — la foire à la ferraille, la foire aux jambons et la foire au pain d'épice; aux mêmes dates, aux mêmes endroits, malgré la guerre.

La foire à la ferraille offrait le même débarras d'objets de toutes sortes, qui transforme le boulevard Richard-Lenoir en un immense bric-à-brac. Cela s'appelle foire à la ferraille, mais on y vend de tout, et plus encore cette année parce qu'une ordonnance de police a prohibé le commerce des armes et des équipements militaires. Autrement, en aurait-on vu des casques de Boches, des vieux fusils et des baïonnettes rouillées!

En 1870, après la Commune, Chani représentait, dans un de ses dessins, un pêcheur à la ligne, qui, en guise de goujon, sortait de l'eau un vieux chapeau; l'eût-on permis, tous les pêcheurs de Marne seraient venus vendre leur friture à la ferraille et cela n'avait pas suffi, des industriels ingénieux auraient fabriqué tout ce qu'on aurait voulu. Mais il y a l'ordonnance de police... alors on se rattrape sur beaucoup d'autres choses. On vend des objets neufs comme au bazar, et d'autres, rouillés, cassés, en piteux état; on trouve pêle-mêle des tisonniers



et des marmites, des pelles à feu, des chenêts, des outils et tout à coup, sans qu'on s'y attende, un service à thé presque complet, ou un appareil photographique. Il y a les marchands de pneumatiques et ceux qui font commerce de gravures et de tableaux peut-être anciens.

Mais ce n'est pas tout à fait le trafic des chiffonniers du marché aux puces; on n'y entend pas des dialogues comme ceux-ci :

- Combien cette espèce de boîte ?
- Trois sous...
- Non, un sou...
- Emportez-la pour deux sous et n'en parlons plus.

Ou bien encore :
— S'ils sont anciens, ces chenêts Empire ! Je vous crois, ils ont au moins trois cents ans...

Ici, la plupart de ces étalages ne sont guère qu'une succursale d'une petite boutique d'antiquaire et les marchands s'y connaissent beaucoup mieux que les acheteurs naïfs qui espèrent trouver des occasions magnifiques et inattendues.

Enfin, voilà la fin du marché à la ferraille !

Sortons de la cohue; il y a plusieurs mètres à faire à l'air libre. Ouf! mais déjà voici une nouvelle foule : c'est la foire aux jambons.

C'est une foire à la mangeaille qui évoque de gigantesques ripailles. Est-ce le grand orgue de quelque cathédrale, ce monument qui brille au soleil ? Non, c'est une boutique de saucisson de cheval et ce qui semblait être des tuyaux d'orgue sont des saucissons enveloppés de papier d'argent. Le long des boutiques pendent des saucisses en gracieux festons, des cervelas en guirlandes, des jambons énormes entourés de feuilles vertes, des andouilles noires qui se balancent au vent.



Voici les spécialités des Ardennes, d'Auvergne, de Franche-Comté, de Lorraine. De grandes affiches, violemment peinturlurées, attirent l'œil; on y voit des paysans en blouse bleue et des cochons roses coiffés de casques à pointe, parce que c'est la guerre.

Des charcutiers joyeux et de pimpantes charcutières en tablier blanc, armés d'un grand couteau dont la pointe est protégée par un bouchon, distri-

buent de petits morceaux de saucisson aux gens qui passent, pour les induire en tentation.

C'est un magnifique festival de charcuterie, et les espions boches, s'il y en a dans la foule, doivent se dire :

— Si seulement ils arrivaient maintenant, quelle bonne surprise ils auraient !

La guerre a porté un rude coup à la foire au pain



d'épice. Plus de manèges à vapeur, de toboggans vertigineux, de ménageries, de cirques ni de parades. L'homme-serpent est peut-être caporal d'ordinaire et le directeur des chevaux de bois maréchal des logis de dragons.

Seuls sont tolérés, cette année, les tirs et les marchands de pain d'épice.

Ils en profitent.

Les tirs sont magnifiques et innombrables. Il y a le petit établissement tout simple où, pour deux sous, vous pouvez faire un carton; il y a aussi les tirs tout neufs et compliqués — tirs des Alliés le plus souvent — qui représentent toute une bataille. Quand on atteint le but qu'on vise, il se passe des choses extraordinaires : une prolonge d'artillerie passe dans un fracas de ferraille, un zouave sonne la charge, un major fait une opération.

— Au plus adroit, au plus adroit ! glapit le marchand.

Un petit vieux s'entête à viser un Boche qui ricane et quand il l'a atteint, sans se laisser il recommence. La foule, autour de lui, s'intéresse et applaudit.

Mais les plus heureux sont les marchands de pain

d'épice et en général de toute sorte de pâtisserie. Pour quelques sous, vous pouvez avoir des friandises extraordinaires, des pâtes vertes, mauves, grises ou jaunes, des bonbons au beurre, des caramels fondants, des sandwiches à la glace et même des espèces de cornets en gâufre remplis de crème fouettée. Toute la foire est pleine de l'odeur fade de ces sucreries, que les gens mangent avec délice. Les petits s'empiffrent, les grandes personnes se régaler; hommes, femmes, enfants, tout le monde suce, mâche, déguste ces étranges produits.

Il doit faire bon être médecin dans le quartier de la Nation aux temps de la foire.

Les marchands de cochons en pain d'épice font aussi d'excellentes affaires. Ils écrivent les noms à la minute, l'opération se fait sous les yeux du client, une pâte de sucre grisâtre coule d'un cornet; on saupoudre, à pleine main, d'une poudre colorée, et c'est tout de même avec plaisir que le cochon en pain d'épice finit par être mangé.

Les marchands de pain d'épice n'oublient pas que nos poilus se battent contre les Prussiens. Ils vendent aussi de petites têtes de cochon en plâtre coiffées d'un casque à pointe. On se les accroche à la boutonnière, comme un bouquet de fleurs.

André Warnod.

"EXCELSIOR" RÉTRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale

La vie artistique

Les procès importants

Les accidents graves

Les événements locaux

La vie économique

Les sports

Tous faits pittoresques

LA VIE INTELLECTUELLE

Madame Crésus

infirmière

M. Victor Gædorp, depuis le début de la guerre, a publié, avec une préface nette et fine du général de Laurois, un volume intitulé : *La guerre de tranchées il y a soixante ans*. Recueil de lettres écrites par le sous-lieutenant de zouaves Paul Gædorp qui fit la guerre de tranchées en Crimée devant Sébastopol et qui mourut à Malakoff, atteint d'un état d'ohus.

Il semble que M. Victor Gædorp ait voulu, aujourd'hui encore, nous enseigner. Pour continuer son enseignement, il a emprunté, écrivant *Madame Crésus, infirmière*, la forme du roman populaire que les uns appellent le roman-feuilleton, que les autres appellent le roman d'action.

Or, M. Victor Gædorp sait conter une histoire avec animation. Et quelle histoire ! J'en frémis encore.

Il a constaté qu'avant la guerre un certain nombre d'Allemands s'étaient installés à Paris. Le fait est de notoriété publique. Parmi ces Allemands, Julius Torgau. Vous l'avez bien connu. Il travaillait dans la banque et faisait figure de Parisien. Mais il était, si je puis le dire, une canaille effroyable. Il avait commis, pour commencer, un crime odieux : ayant épousé une jeune fille de la vieille bourgeoisie française, qui lui apportait trois cent mille francs de dot — les chiffres sont toujours importants pour un Allemand qui se marie en France — il l'avait tout bonnement, tout bêtement, au cours de son voyage de noces, jetée dans un précipice. La malheureuse jeune femme ne s'en était pas relevée...

Mais le drame avait eu pour témoin José Altera, rastaquouère sans spécialité, mais non sans besoin d'argent, expert d'ailleurs en l'art de la photographie. José Altera, par une rencontre providentielle de hasard, avait pu photographier la scène, la belle scène — la scène à ne pas faire, cependant — du crime. Comme il était judicieux et dépourvu de scrupules, il s'appliqua à négocier son cliché. Julius Torgau, précisément, héritait de sa victime et pouvait verser la forte somme. Il échappa d'abord, ne laissant que quelques plumes aux mains du photographe indiscret. Mais celui-ci retrouva le Boche — au fait, disait-on déjà le Boche ? — alors que cet homme effrayant filait le parfait amour avec une cantatrice célèbre et riche.

Cantatrice célèbre et riche, mais honnête. José Altera retrouva Julius Torgau au cinéma et, véhémentement, lui reprocha son crime. Julius Torgau en demeura pantois. Et la cantatrice refusa d'épouser un assassin. Encore qu'elle fût Italienne, elle n'eût pas refusé de convoler avec cet Allemand obséquieux et gras. Mais il lui déplaisait que cet Allemand eût assassiné une jeune femme aimable et sage, et qu'il ne l'eût même pas assassinée pour lui être agréable. Julius Torgau, laissant la cantatrice à son dégoût et à ses vocalises, revint donc à Paris, où il vola de ses propres ailes. Il vola si haut qu'il devint sans retard financier en renom. Et pendant ce temps-là, José Altera était, je ne sais où, troisième sous-secrétaire de Mme Crésus, de la séduisante et milliardaire Américaine, miss Diana Gerson. Julius Torgau engouaisait et perdait en toute sécurité. Il était, car il ne faut rien négliger, naturalisé Français... Il assistait aux premières représentations théâtrales. Il avait une galerie de tableaux. Il était opulent, et il prétendait l'être plus. En tout cas, bien Parisien... à la manière d'outre-Rhin.

Au reste, il voulait maintenant épouser miss Diana Gerson. Survint la guerre !...

Jusqu'à présent, dans le roman *Madame Crésus, infirmière*, Victor Gædorp nous a simplement prouvé que nous n'étions pas très déshantés et qu'il y avait à Paris beaucoup de gens qui se disaient Français et qui n'étaient Français qu'à demi.

Miss Diana Gerson fonde un hôpital. Elle est très généreusement, très chaleureusement francophile.

Or, miss Diana Gerson est amoureuse. José Altera a été chassé de la maison de miss Diana par l'effet de la haine inexorable d'un secrétaire en chef. Et miss Diana aime le lieutenant Daniel Olivier. Daniel Olivier était le cousin de la jeune Française qui avait épousé Julius Torgau. Daniel Olivier a d'abord refusé d'épouser miss Diana. Elle, trop riche; lui, trop pauvre. Maintenant, officier français, il a héroïquement combattu. Il a été blessé, cruellement blessé. Il épousera miss Diana.

Mais l'intrépide Victor Gædorp est tellement entraîné à nous émouvoir qu'il prodigue jusqu'au bout les combinaisons horribles. N'en jetez plus, cher ami ! José Altera, devenu sergent, meurt dans l'hôpital où était soigné Daniel Olivier. Il lui lègue le cliché, le fameux cliché... Et, à ce moment, Julius Torgau est arrêté pour espionnage. J'avais toujours pensé que ce garçon finirait mal; et même j'avais toujours pensé qu'il était un espion... Mais Victor Gædorp est un romancier enchaotier; il ne nous l'a pas révélé tout de suite.

J. Ernest-Charles.

LES CONTES D'EXCELSIOR

LES PIRATES

On vit trois hommes s'approcher du rivage, dans un tout petit canot. Ils étaient vêtus d'oilskins et avaient le visage rasé, comme des « tars » ; tout de même, on pouvait reconnaître du premier coup qu'ils n'appartenaient pas à la marine anglaise.

Alors, Moll o'Dea, qui, agenouillée sur la grève, à côté de son frère Pat, cherchait ces algues que, dans l'ouest irlandais, on mange cuites, Moll poussa son frère du coude et tous deux observèrent les nouveaux arrivants sans bouger. La rumeur affirmait depuis peu que des sous-marins allemands possédaient une base de ravitaillement quelque part, dans la baie de Galway, entre Ballyraghan et Black Head. Des hommes des îles Aran, venus sur la côte de Clare dans leurs currachs, avaient aperçu leurs périscope et rapporté le fait pour empêcher la prime de l'Amirauté.

Les navigateurs, ayant échoué leur Berthon, débarquèrent et, avec beaucoup de circonspection, ils marchèrent vers Pat et sa sœur. A la surprise qu'elle ne dissimula pas, il fut visible que l'un d'entre eux, celui à qui les autres paraissaient obéir, était connu de la jeune fille. Tout de suite, avec une brièveté de détails qui marquait sa volonté de ne rien préciser sur la nature de l'accident ou de l'incident, il expliqua que, chargé d'une « mission » dans ces parages, il avait perdu son bateau — il évita de dire *sous-marin*. Ils étaient Allemands, ajouta-t-il avec une certaine emphase ; ils n'avaient « pas de guerre avec les Irlandais », qu'ils plaignaient (sic) et respectaient. Tout ce qu'ils désiraient, c'était de pouvoir échapper aux Anglais, qui les fusilleraient ou les retiendraient dans une longue captivité.

Il avait parlé avec assurance : en fait, il paraissait fort mal à son aise. Sur cette mer qu'ils fuyaient maintenant, ils avaient semé l'horreur, coulé des steamers inoffensifs et jusqu'à des barques de pêche, et, pirates sans pitié, ils en étaient réduits à implorer la pitié. L'instant pressait. Il lança un regard éloquent à Moll.

Moll souriait assez mystérieusement sans mot dire.

Il avait habité six mois chez Mrs McNamara, à Ballyraghan, sous le couvert d'études gaéliques ; il avait connu la jeune Celia ; et puis il était parti brusquement, quinze jours avant la déclaration de la guerre et le bruit avait couru qu'elle l'aimait. Et, à l'heure présente, il s'efforçait anxieusement de lire un espoir de salut dans les yeux de cette belle fille dédaignée.

Alors Pat, un garçon de vingt ans, dit qu'il avait vu les constables prendre la direction de Clogan-hulk : ils allaient revenir bientôt. Et, fronçant comme tout Irlandais, il s'éleva à la pensée de leur cacher les Allemands. Moll parut en sourire avec lui. Et parce que Moll et son frère s'écartaient du rivage, le lieutenant — c'était sa qualité — crut voir qu'ils accédaient à sa requête et il marcha derrière eux avec ses hommes et ils s'éloignèrent tous les cinq à petits pas.

Ce fut sur ces entrefaites que Mike Hanrahan, qui avait été blessé à Loos, surgit inopinément, une patte raide et un bras en écharpe, et les Boches grimacèrent à la vue de l'homme en kaki. Le soldat comprit tout de suite la situation :

— Par le pouvoir du Christ ! cria-t-il, en désignant les Boches, qu'allez-vous faire de cette vermine ?

— Simplement ceci, répondit Pat : nous voulons souffler aux constables le plaisir de les arrêter.

C'était un argument. Mike en parut ébranlé. Alors, le jeune paysan plaça que l'Angleterre, surtout, était en guerre avec l'Allemagne : l'Irlande n'avait presque rien à voir au conflit. Il ajouta que les Allemands — c'était du moins la thèse de quelques agitateurs à leur solde — étaient bons catholiques et non point hérétiques comme les Anglais, ni païens comme les Français. Le lieutenant respira. Le Sinn Féin et la propagande germano-américaine lui avaient fourni un défenseur.

Et puis, ce fut au tour de Mike. Et il dit que les « Boches » avaient tué des femmes et des prêtres en Belgique, crucifié des Canadiens et transformé la guerre en une infâme et traîtreuse besogne. Et c'était surtout pour convaincre Moll qu'il parlait.

A ce moment, les constables apparurent au loin. Le lieutenant tourna des yeux suppliants vers Moll, toujours énigmatique. Il comprit que son sort était entre ses mains. Allait-elle se venger qu'il n'eût pas deviné son amour ? Pour Mike, il ne nourrissait pas de haine particulière contre ces Allemands : au fond,

il lui répugnait de les livrer à la police. Mais toute son intelligence se révoltait à la pensée de les laisser libres, qui plus est, de favoriser leur fuite. Que faire ?

Moll devait sauver la situation.

— Eh bien ! dit-elle, réglez ensemble cette affaire : battez-vous !

Alors, Mike jeta prestement sa vareuse sur le sol et il se mit à frétiller comme un terrier prêt à mordre. Et le lieutenant eut le regret de voir Pat, son avocat de tout à l'heure, imiter l'exemple de Mike. Aurait-il, en bon Irlandais, pu prendre cette occasion de distribuer des coups ?...

Ils étaient trois, trois Boches contre ce soldat invalide et ce garçon hirsute, mais, n'importe, on voyait bien que la partie était perdue pour eux. Il y avait quelque chose de grotesque, pour un commandant de sous-marin, à se laisser ainsi écharper par ces gueux, mais il ne sentait pas ça. Il sentait seulement les coups qui allaient tomber : il eut peur. Alors, il fouilla dans sa poche, mais, avant qu'il eût pu tirer son browning, Mike abattit le lieutenant d'un coup de poing. Dix secondes plus tard, ce n'était plus qu'un nuage de poussière sur le sol où cinq hommes se roulaient comme des chiens.

— Les constables !... annonça Moll.

En effet, ils accouraient maintenant à toute allure. Une auto les suivait, celle du colonel Lynch. Quand ils furent là, trois Boches gisaient sur le carreau, pareils à des mannequins gonflés de paille, bras et jambes cassés. L'un d'eux, avec la lèvre supérieure fendue, montrait une horrible bouche où les dents nageaient dans le sang. A l'écart, Hanrahan et Pat o'Dea attendaient sans mot dire.

— Bast !... cracha un constable avec dégoût, en remuant du pied cet amas de chair tentonne : tout juste bon pour tuer des femmes et des enfants !...

Le colonel Lynch, un landlord des environs, descendit de sa voiture et se tordit de rire en voyant le résultat du conflit. Il portait un brassard noir sur son complet gris : il venait de perdre un fils aux Irish Guards et un autre aux Dublin Fusiliers. Alors, se tournant vers Mike Hanrahan, dont il connaissait la belle conduite au feu, il lui dit, en lui offrant un cigare :

— Tristes temps, Mike...

— Surc, Tour Honour... Certainement, Votre Honour, tristes temps...

Or, son instinct batailleur reprit le dessus et il ajouta bien vite :

— Mais quelle rude époque tout de même !...

André Savignon.

Marseille acclame de nouvelles troupes russes

MARSEILLE, 28 avril. — Un nouveau contingent de troupes russes est arrivé ce matin à Marseille. Deux escadrons du 6^e hussards, avec l'étendard, rendaient les honneurs.

Parmi les personnages officiels on remarquait le général Menessier, gouverneur de Marseille ; le consul général de Russie, le colonel Conquet, major de la garnison ; les officiers de l'état-major du 15^e corps, ainsi que des officiers serbes et anglais.

Les troupes russes sont entrées dans le bassin National aux acclamations nourries de la foule, et notamment des ouvriers des quais, qui suspendirent momentanément leurs travaux pour applaudir les soldats du tsar. Ces derniers répondirent par des hourras prolongés. A 9 heures, la musique des équipages de la flotte de Toulon joua l'hymne russe. Les troupes présentèrent les armes, tandis que les soldats russes portaient la main à la visière de leurs casquettes. La musique répondit en exécutant la *Marseillaise*.

Le général Menessier, accompagné du consul général de Russie, de son état-major et des officiers anglais, salua au nom du gouvernement le commandant Diakoneff et les officiers de ce contingent.

Puis le débarquement commença et s'opéra dans le même ordre que précédemment. Les Russes se rangèrent sur le quai, par compagnies, en ordre de bataille, face au 6^e hussards.

Le général Menessier, qu'accompagnait le colonel Osnobichine, arrivé le matin même de Paris, et suivi des officiers russes, anglais et français, passa sur le front des troupes russes pendant que la musique de la flotte jouait le *Chant du Départ* et que la musique russe exécutait la *Marseillaise*.

Les applaudissements éclatèrent de toutes parts, des cris de : « Vive la Russie ! » se firent entendre et les Russes poussèrent de longs hourras.

La revue terminée, le contingent russe gagna le camp Mirabeau.

Pendant tout le trajet, les troupes russes ont été acclamées par la foule massée sur leur passage.

TRIBUNAUX

Vengeance et vitriol

Une dentellière, Juliette Pasquier, trente et un ans, mère de deux jumeaux, demeurant rue de Romainville, à Montreuil-sous-Bois, voulant se venger de l'abandon de l'épicier Lambert, le vitriolant, le 10 décembre dernier, au moment où il ouvrait sa boutique, Lambert perdit la vue.

Juliette Pasquier comparait hier devant les assises. Une émouvante plaidoirie de M^e Alexandre Zévaco a valu à la dentellière un verdict d'acquiescement.

Les soldats dans les usines

Le soldat auxiliaire Pélnot, de la classe 1915, était détaché dans une fabrique de cailloute à Massy-Palaiseau. Le 12 mai dernier, étant ivre, il se refusa à travailler, et, quittant l'usine, il vint se réfugier à Paris. On l'arrêta le lendemain.

Traduit devant le deuxième conseil de guerre, Pélnot se borna à déclarer qu'il avait refusé de travailler parce qu'il se sentait malade. Le capitaine Montel, commissaire du gouvernement, dans un réquisitoire sévère, a demandé une peine exemplaire.

— Il faut, a-t-il dit, frapper durement ceux qui, à l'intérieur, refusent de faire leur devoir tandis que leurs frères meurent pour la patrie.

Le conseil de guerre a estimé que les soldats employés dans les usines militarisées pour la production intensive des munitions devaient se consacrer entièrement à la défense nationale.

Et l'auxiliaire Pélnot a été condamné au maximum de la peine, cinq années d'emprisonnement.

Faits divers

PARIS

Nouvel effondrement place St-Augustin

Hier, vers midi, un nouvel effondrement s'est produit au chantier du Métropolitain, place Saint-Augustin, à l'angle des boulevards Haussmann et Malesherbes, où s'était déclaré l'incendie que nous avons relaté hier. La circulation des tramways sur la boucle Popinière-Haussmann a dû être de nouveau interrompue.

Un enfant écrasé

A 11 heures, hier matin, en face du numéro 15 de la rue Boudant, le jeune René Louche, âgé de cinq ans, demeurant chez sa grand-mère, concierge, 95, rue des Dames, a été renversé par une voiture de laitier. Le pauvre enfant a été tué sur le coup.

Le feu

Un incendie, provoqué par l'explosion d'une lampe à essence, s'est déclaré, hier soir, vers 6 heures, dans l'appartement occupé par Mme Grosse, 24, boulevard Port-Royal.

Les pompiers se sont facilement rendus maîtres du feu, mais la locataire, grièvement brûlée sur diverses parties du corps, a dû être transportée à l'hôpital de la Pitié.

AGISSONS POUR NOS ARMÉES TOUJOURS MIEUX ET PLUS !

Tous les jours nous devons faire « mieux et plus » pour « la guerre » et nous devons avoir la préoccupation de l'entretien de nos armées, de leur renforcement et en fournir les moyens au gouvernement. Nous le pouvons en prélevant une partie de nos ressources quotidiennes pour accroître nos disponibilités et en les transformant en Bons et Obligations de la Défense Nationale.

Aucun effort ne peut être utile et il ne nous est pas permis de perdre une minute la conscience du devoir qui nous incombe.

Donnons donc au Trésor « toutes les munitions » qui lui sont nécessaires en souscrivant le plus largement possible aux Bons et aux Obligations de la Défense Nationale.

Les Bons de la Défense Nationale sont délivrés immédiatement, à Paris et en province, à tous les guichets du Trésor et de la Banque de France gratuitement, sans frais d'aucune sorte.

Rappelons qu'ils sont de 100 francs, 500 francs, 1.000 francs, etc., au porteur ou nominatifs. Ils sont remboursables à volonté après 3 mois, 6 mois ou 1 an, à dater du jour où ils sont délivrés.

Au moment même de la délivrance du Bon, un intérêt de 4 0/0 pour les bons à 3 mois et de 5 0/0 pour les bons à 6 mois ou à 1 an est payé au souscripteur. En versant aujourd'hui 97 fr. 50, on recevra 100 francs dans 6 mois ; en versant 95 francs, on recevra 100 francs dans un an.

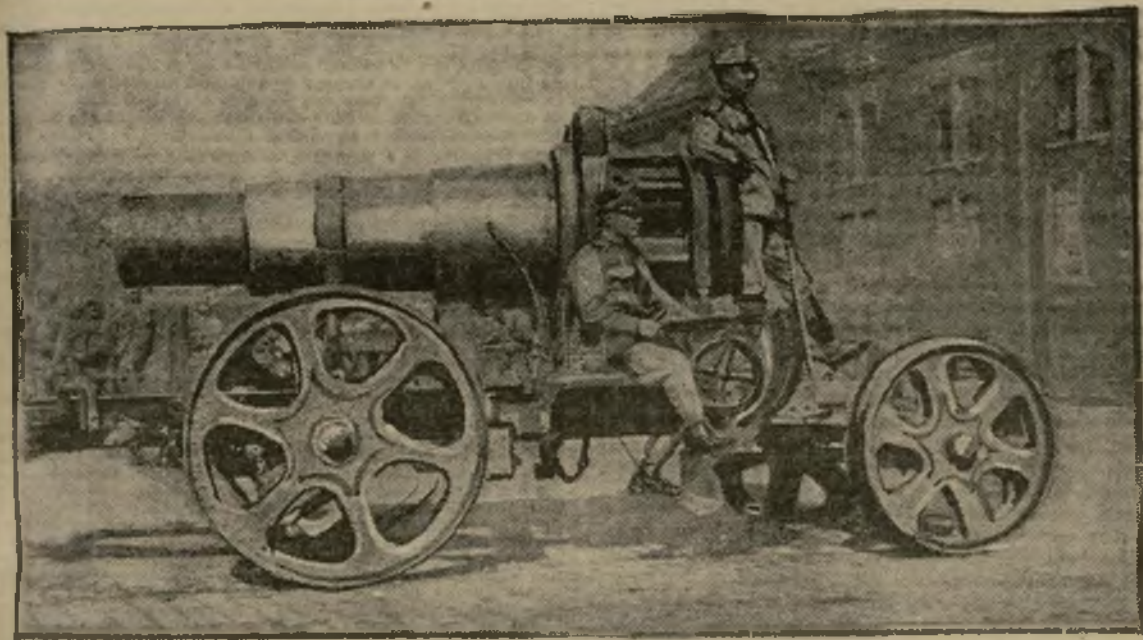
Les Obligations 5 0/0 de la Défense Nationale sont émises à 96 fr. 80 par 5 fr. d'intérêt annuel ; le souscripteur reçoit immédiatement la portion d'intérêt à courir jusqu'à la prochaine échéance ; la somme à verser se trouve réduite d'autant.

Pour la première quinzaine du mois de mai, ce prix sera de 95 fr. 55 par 100 francs de capital remboursable en 1925.

Ces valeurs de la Défense Nationale sont exemptes d'impôts et pourront être échangées contre des titres des Emprunts de l'Etat émis avant le 1^{er} janvier 1916.

LA GUERRE SCIENTIFIQUE

Le mortier de "420" allemand



Canon autrichien de 305 sur route

Le 420 restera comme le symbole du « kolossal » dans la science de la destruction. C'est de nouveau avec son énorme volée que les Allemands ont pré-ludé à l'attaque de Verdun, mais là encore nos héroïques soldats ont montré qu'il ne servait de rien de prendre un ton de croquemitaine pour leur faire peur. La voix claire du Coq gaulois a percé l'assourdissante rafale de son cri vainqueur.

Le 420 comprend deux modèles: l'un, le type primitif, qui se meut sur route; l'autre, qui est plus perfectionné en ce sens qu'il est monté sur un truck roulant sur rails.

Le premier modèle a surtout été utilisé au début de la campagne. Il a servi à battre avec son allié le 305 autrichien les fortifications de Liège et d'Anvers. Comme ce dernier, il a été conçu en deux parties, qui sont transportées chacune sur un chariot différent. C'est d'abord la pièce elle-même, longue d'environ trois mètres, qui est montée sur quatre fortes roues de fer forgé renforcées par un bandage d'acier. Puis vient la voiture-affût à quatre roues aussi et comprenant l'affût proprement dit et le frein. Lorsque le 420 est convoyé vers sa position de batterie, les chariots sont attelés à un puissant tracteur en même temps qu'un fourgon, aménagé pour transporter les 40 servants que nécessite la manœuvre du monstre. Le plus souvent, les obus et les munitions sont enfermés dans des camions qui constituent un second train sur route.

Les roues des divers chariots sont munies de plaques spéciales fixées sur leur bandage d'acier et qui sont montées de façon à pouvoir basculer autour de leur point d'attache. Ce dispositif permet de faire avancer le canon sur des routes en mauvais état et même à travers les terrains nus

raison de ce poids formidable, les Allemands cherchent autant que possible à utiliser leur 420 sur des plates-formes bétonnées, dont on sait avec quel art de la dissimulation ils avaient, avant la guerre, jalonné la route de Paris.

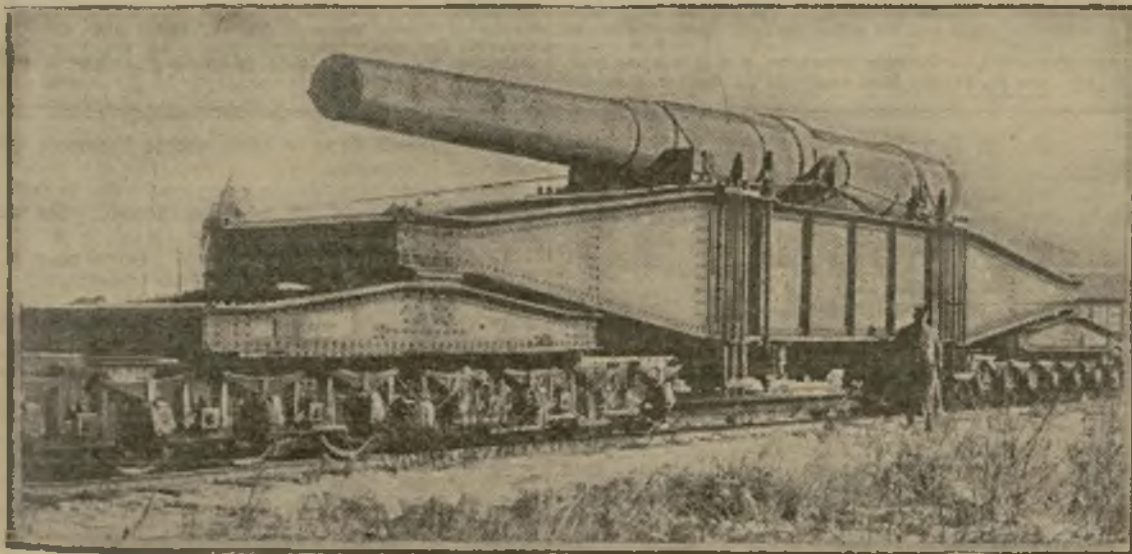
Il semble bien que ce soit avec un mortier de 420 fixé sur plate-forme bétonnée que nos ennemis ont bombardé le fort de Douaumont au début de l'année 1915. Ce canon ne fournit d'ailleurs qu'une courte carrière, car nos artilleurs, grâce à la précision de leur tir, ne tardèrent pas à faire sauter le tube lui-même.

Le 420 lance un obus pesant 900 kilos et qui contient 120 kilos de trinitrotoluol. Il est capable de tirer sous un angle de 45 degrés et peut atteindre alors un objectif situé à 14 kilomètres. Sa portée moyenne est de 10 kilomètres environ.

Comme il serait impossible de rester auprès du mortier quand part le coup, à cause du bruit et du violent ébranlement d'air, l'allumage se fait à distance par l'électricité. Au moment du tir, le tube-canon est projeté à l'arrière par la puissance de l'explosion, mais il revient rapidement en place, grâce à ses deux freins hydrauliques à glycérine, munis d'un accumulateur à air.

Le prix auquel revient chaque coup est à peu près de 12.000 francs. Le tir le plus rapide est d'un coup par dix minutes. Le tube doit être changé rapidement, car il est hors de service au bout d'un nombre de coups variant de 60 à 70, en raison du travail formidable et de la désagrégation que subit l'acier lors de la déflagration de la poudre, et cela malgré les énormes frettes de renforcement qui garnissent l'extérieur du tube à la hauteur de la culasse.

Le second modèle, ainsi que nous l'avons déjà



Canon américain

Lorsque le mortier est arrivé sur l'emplacement choisi pour le tir, les servants se mettent aussitôt en devoir de monter la pièce elle-même sur son affût-frein. A cet effet, ils démontent les deux roues arrière du chariot supportant le canon et les deux roues avant du chariot-affût, puis ils font glisser la pièce sur l'affût à l'aide d'un système mécanique puissant. Le mortier est alors prêt à tirer. Ainsi monté, il pèse 90.000 kilos. En

dit sommairement, est adapté sur un truck qui chemine sur une voie ferrée normale, précédé et suivi de wagons portant personnel et obus.

Le truck qui atteint les tampons non compris, une longueur d'environ 18 mètres, est formé de trois parties: 2 plates-formes à boggies, à trois essieux chacun, distantes d'axe en axe de douze mètres environ, enserrant en leur milieu une plate-forme surbaissée qui reçoit le mortier.

Ayuntamiento de Madrid

Cette plate-forme, d'une solidité à toute épreuve, est circonscrite par un rail circulaire de 2 m. 80 de diamètre sur lequel repose une plaque tournante qui supporte l'affût et la pièce. Le changement de direction horizontale de la pièce, suivant les objectifs à viser et le pointage en hauteur sont assurés par des transmissions hydrauliques.

Afin que, malgré l'énorme secousse provoquée par le tir et que n'arrive pas à amortir complètement le jeu du frein, la pièce reste stable, quatre énormes crampons, manœuvrés hydrauliquement aux quatre coins de la plate-forme, sont abaissés pour être fixés solidement aux rails.

De plus, des crosees qui, pendant la marche du train sont repliées sur les côtés de la plate-forme, sont rabattues au moment de la mise en batterie et viennent s'enfoncer en terre, jouant ainsi le rôle des crosees des canons de campagne.

Un dernier détail montre jusqu'à quel point nos ennemis s'ingénient à perfectionner leurs engins de destruction: le truck est muni d'une petite grue tournante qui est montée sur un des boggies et qui sert à prendre les obus dans le wagon à munitions pour les charger dans l'obusier.

Le train au complet comprend, en plus du truck que nous venons de décrire, une locomotive blindée, deux wagons pour le personnel, deux autres pour les munitions.

Dans les wagons à munitions sont rangés des obus, des sacs de poudre et des gargousses. Le nombre d'obus que contient chaque wagon est de dix, si bien que le 420, qui se meut sur rails, ne peut disposer immédiatement que de 20 projectiles.

Quand les gargousses qui ont servi sont hosselées ou ont subi quelque accident, un outillage spécial permet de les réparer sur place.

A bord de ce train est aussi installé un téléphone qui relie l'officier commandant à un sous-officier observateur posté sur une hauteur tandis que le train est défilé. Il existe également une vigie qui, vue à quelque distance, ressemble assez bien à une cheminée d'usine en miniature qui se dresserait au milieu d'un wagon. Cette cheminée, pendant les périodes de repos, rentre en coulissant dans le wagon et n'est sortie qu'en cas de nécessité, lorsque, par exemple, le terrain ne permet pas d'envoyer vers les lignes adverses un sous-officier téléphoniste. Elle peut s'élever à 4 ou 5 mètres au-dessus du train et possède à son extrémité supérieure des sortes de créneaux par lesquels un homme monté sur une échelle intérieure fait les observations utiles pendant le tir.

Le train peut se déplacer facilement, malgré son poids formidable, qui atteint 300.000 kilos. Il est ainsi capable de se mettre plus aisément à l'abri des coups de l'adversaire.

Il semble bien que les dix ou douze « 420 » qui ont été utilisés par les Allemands pendant l'attaque contre Verdun soient ainsi montés sur trucks.

UNE FRAICHE PARURE

Rien n'est plus facile que de faire soi-même les petites robes légères que les fillettes mâtent l'été, et ceci fort heureusement, car il est nécessaire d'en changer presque chaque jour. Il faut donc un nombre assez important de ces roquettes, car si l'étoffe n'en est pas coquette une impeccable fraîcheur est indispensable. Les mamans, quand elles passent en revue la garde-robe estivale de leurs fillettes, pensent qu'il va falloir confectionner ou faire confectionner plusieurs de ces fraîches parures.

La voile de coton est fort à la mode; il est peut-être un peu fragile pour jouer dans le sable ou courir à son aise; mais pour une robe un peu plus habillée ces voiles de coton sont extrêmement jolis, d'une finesse de ton très réussie, et d'un prix très modéré puisqu'ils coûtent de trois à quatre francs en grande largeur. Le modèle croqué ici est en voile rose brodé de pois du même ton. Trois minuscules volants, gaufrés, ornent le bas de la robe et les manches. Une colerette de mousseline découpée à grandes dents de scie fermée par un minuscule ruban bien termine l'encolure. Rien n'est plus facile à faire et rien n'encadrera mieux les frais minois de nos fillettes que ces robes simplettes.



ROBE DE VOILE ROSE BRODÉ

ECOLE Boulevard Poissonnière, 19 **PIGIER**
Rue de Rivoli, 53
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

Petite gazette de la Comédie

Avant-hier jeudi 27 avril 1916, la Maison affichait, en matinée, la huit cent unième représentation du *Mariage de Figaro*, cent trente-deux ans, jour pour jour, après la première, qui eut lieu le mardi 27 avril 1784 à la Comédie-Française, alors installée sur l'emplacement où se trouve aujourd'hui l'Odéon. Simple coïncidence, mais fort piquante; car l'étrange chef-d'œuvre de Beaumarchais, d'une si fraîche et si pétillante gaîté, après avoir traversé nos révolutions et nos guerres sans prendre une ride, retrouve à cette heure un succès d'actualité dans quelques éinglantes répliques sur la « douce liberté » de la presse, boutades que les sujets du roi Louis XVI soulignaient sans doute avec autant de malice et plus d'énergie que les citoyens de notre Troisième République !

Le *Mariage de Figaro*, joué d'original, de supérieure façon, est interprété en ce moment avec un ensemble fort convenable, renfermant des éléments de premier ordre. Un fait reste certain : le mouvement de la pièce, loin de s'alanguir avec le temps, s'est plutôt légèrement accéléré. Beaumarchais a noté de sa main sur un manuscrit du *Mariage* la durée de chaque acte. Voulaient rendre compte de la différence qui pouvait exister entre le mouvement de 1781 et celui de nos comédiens, j'avais, le 2 janvier dernier, lors de la huit centième, minuté de mon côté les actes du *Mariage de Figaro*. Voici les deux résultats :

| | 1784 | 1916 |
|--------------------------|------------|--------------------------|
| 1 ^{er} acte ... | 30 minutes | 27 minutes |
| 2 ^e " ... | 44 " | 39 " |
| 3 ^e " ... | 30 " | 30 " |
| 4 ^e " ... | 25 " | 20 " |
| 5 ^e " ... | 30 " | 31 " |
| Total : 2 h. 39 minutes. | | Total : 2 h. 27 minutes. |

Ainsi *Le Mariage de Figaro* est joué maintenant dans un mouvement un peu plus rapide dans les deux premiers actes; la durée du quatrième est moins longue aujourd'hui parce que l'on supprime après le chant un petit divertissement que l'on conserva durant une bonne partie du dix-neuvième siècle. Seul le dernier acte est joué plus lentement; il dure une minute de plus et l'on ne chante — depuis la guerre — qu'un seul couplet du vaudeville final, celui de Bridoison, tandis qu'autrefois on en chantait au moins cinq. Cela tient, sans contredit, au monologue que nos Figaros ont tous une tendance à ralentir, à débiter comme un morceau de bravoure, au lieu de l'emporter dans le mouvement d'ensemble de la pièce. Ce défaut est assez sensible chez Berr, d'un comique très fin et très plaisant dans les premiers actes.

Jacques Fenoux joue le comte Almaviva avec distinction et surtout, autorité; il a toute l'inconscience fatiguée du personnage, facile à berner, mais qui deviendrait redoutable si on le heurtait de front. Mlle Berthe Cerny est toujours une délicieuse, vive et prestre Suzanne. Chérubin ne convient décidément pas du tout à Mlle Boyy, très intelligente comédienne, bien réjouissante dans les « rôles de genre », mais qui n'a ni l'envergure, ni la simplicité, ni l'ampleur indispensables aux interprètes des grands classiques. Siblot, Croué, Ravet — qui vient de reprendre Basile — Lafon, Mmes Favolle et Liffraud sont excellents. Quant à Mlle Cécile Sorel, quelle lumineuse évocation du dix-huitième siècle dont elle personnifie, sans effort, la délicate élégance, la grâce troublante, la séduction persuasive et la très douce sensibilité !

Quelques mots sur les autres spectacles : lundi soir, *Britannicus* et *Les Précieuses ridicules*. Mme Louise Silvain jouait Agrippine pour la deuxième fois; René Rocher s'essayait à son tour dans le rôle de Britannicus; — c'est le cinquième en moins d'un an ! Mme Louise Silvain a certainement compris son personnage; la pensée est juste, la diction aussi; malheu-

reusement, sans doute préoccupée de rechercher la vérité de l'expression scénique, elle ne voit que le sentiment qui exprime sans se soucier ni de l'état social du personnage qui l'exprime, ni de la forme prêtée par l'auteur à la manifestation de ses pensées, et cela rapetisse singulièrement l'admirable conception de Racine. René Rocher est peu doué pour interpréter la tragédie; ses gestes sont saccadés et un peu gauches; mais ce jeune homme a de la fougue et il trouve des accents émouvants qui seraient plus touchants encore si son débit était moins tourmenté, s'il jouait moins avec les mots. La voix n'est pas mauvaise bien que, par instants, trop gutturale.

Je ne suis pas suspect de partialité contre la tragédie, et j'ai souvent proclamé mon admiration pour *Electra*; je crois pourtant que les spectateurs désireux de se divertir à la Comédie le mardi de Pâques en applaudissant *La Mégère apprivoisée*, n'auraient pas été fâchés de voir, avec l'amusante pièce de Shakespeare, une œuvre moins angoissante que la tragédie de Sophocle. La salle était fort joliment garnie pour cette matinée, peut-être le public serait-il venu plus nombreux si on avait représenté *La Mégère* entre *La Paire chez soi* et *L'Anglais tel qu'on le parle*, par exemple, quitte à donner *Electra* un autre jour avec une comédie classique, une pièce de Molière, de Marivaux, ou le *Barbier de Beaumarchais*.

Mardi soir, dans *Primrose*, René Rocher a joué le vicomte de Layrac à la place de Polack, soustrait depuis quelque temps, remplacé dans tous ses rôles; Le Roy incarnait Hubert de Pléhan.

Mercrèdi j'ai été surpris de voir Albert Lambert représenter l'abbé Daniel du *Duel* avec sa barbe qui lui donnait l'aspect d'un missionnaire — déjà ! — ou d'un moine.

Jeudi soir, brillante représentation des *Ranzan*. Féraudy est acclamé; au deuxième acte, on hisse son *Kyrie eleison*.

Emile Mas.

THÉÂTRES

A la Comédie-Française. — Du 1^{er} au 5 mai, la Comédie-Française donnera des représentations dans différentes villes de la Suisse. Le spectacle sera composé de : *Horace*, tragédie en cinq actes, de Corneille; *Le Passant*, de François Coppée, et des *Brebis de Panurge*, de Henri Meilhac et Ludovic Halévy.

A l'Opéra-Comique. — Demain, matinée à 1 h. 1/2, *Aphrodite* (Mlle Marthe Chénal, M. Darmel); au deuxième tableau, danses bachiques, réglées par Mme Mariquita. Interprétées par Mlle Duguy et tout le corps de ballet. L'orchestre sera dirigé par l'auteur, M. Camille Erlanger. Le spectacle finira par *la Charmante Rosalie* (M. Jean Périer, Mmes Edmée Javart, Camille). Soirée à 8 h. 1/4, *la Tosca*, avec Mme Isardou, qui chantera pour la première fois le rôle de Tosca, MM. Fontaine, Jean Périer, etc.

Jeudi 4, matinée à 1 h. 1/2, *Manon* (Mlle Drouot, MM. Fontaine, Jean Périer, Ghasse, Mlle Pavloff).

Samedi 6, soirée à 7 h. 1/2, *Phryné*, *Pauvre Luce*, *Lumière et papillons*.

Au bénéfice des soldats aveugles, l'Opéra-Comique prépare un gala exceptionnel, sous le patronage d'un comité de hautes personnalités officielles, à la tête desquelles a bien voulu s'inscrire M. le président de la République. Ce comité a demandé à l'Opéra de Monte-Carlo de transporter salle Favart le matériel et la distribution disponibles de *Madame Sans-Gêne*, dont le succès éblouissant et l'attraction hors de pair viennent de faire acclamer sur la Côte d'Azur une des œuvres les plus françaises de notre théâtre et la musique de Giordano qui viendrait lui-même conduire l'orchestre. M. Camille Blanc a généreusement apporté tout son concours à cette manifestation artistique sans précédent. Les études d'ensemble de *Madame Sans-Gêne* commenceront aujourd'hui à l'Opéra-Comique.

En même temps, l'Opéra-Comique prépare des reprises très attendues et qui seront, elles aussi, données en gala, au profit des œuvres de guerre : *Sapho*, de Massenet, avec Mlle Chénal, MM. Fontaine, Jean Périer, etc.; *Madame Butterfly*, avec Mlle Davelli; *Marouf*, *Endymion*, *Pelléas* (Mary Garden), et, pour l'hiver, une œuvre inédite française, dont le choix n'est pas encore définitif.

Ainsi, l'Opéra-Comique, qui n'a pas fermé ses portes depuis dix-huit mois, redouble encore d'activité pendant la guerre, à la veille des dates qui, en temps de paix, déterminaient sa clôture annuelle.

Aux Capucines. — Demain dimanche, à 2 h. 1/2, matinée de *ça pousse*... revue; *Mon amie fait du théâtre*, comédie,

et *Cinq minutes*, s.v.p. prologue. (Miss Campion, M. Berthe, Mmes Merindol et Jane Saint-Bonnet, etc.)

Aux Variétés. — Ce soir, à 8 h. 1/2, première (reprise) de *la Belle de New-York*, opérette à grand spectacle en trois actes et quatre tableaux de Paul Gavault, musique de Koskoff, avec Jané Marnac, Urban, Vitry, Maud Samson, Carlos Avril, Marlen, etc.

Mlle Minne Marella, élève de Mariquita, qui fait partie du corps de ballet de l'Opéra-Comique, a créé pour cette opérette un numéro sensationnel de danse japonaise.

La « Revue des Etoiles ». — Rappelons à nos lecteurs que c'est aujourd'hui, en matinée, à 13 h. 30, que sera donnée au Châtelet la représentation unique de la *Revue des Etoiles*, de Rip, au bénéfice exclusif de l'Hôpital Auxiliaire N° 259 de la Fédération Nationale des Sociétés de Préparation Militaire et de la Caisse de Secours des Orphelins de ses Membres et instructeurs tombés au champ d'honneur.

La première de « Mameli ». — On annonce de Gènes que la première de *Mameli*, opéra du maestro Leoncavallo, sur le livret en vers de M. Gualtiero Veltrudi, a eu lieu avec un grand succès au théâtre Carlo Felice, devant une salle bondée de l'élite de la société.

Cet opéra a soulevé de chaleureuses manifestations d'enthousiasme patriotique.

Au commencement, l'hymne royal a été accueilli par de grandes acclamations de tout le public debout.

Les artistes ont été souvent applaudis. A la fin des deux actes, M. Leoncavallo et les artistes ont été l'objet de nombreux rappels.

A la dernière phrase de l'opéra, les notes de l'hymne de Mameli ont provoqué une grandiose ovation.

Le produit de la soirée était destiné à une œuvre de bienfaisance.

Ceux qui s'en vont. — On nous annonce la mort subite, à 18, en Seine-et-Oise, le 23 avril dernier, de M. Alfred Delia, un des vétérans du journalisme et du théâtre.

Né à Paris le 16 septembre 1844, Delia, élève de l'école Turgot, collabora à de nombreux journaux de Paris, le *Figaro* entre autres. Il débuta de bonne heure au théâtre. Depuis 1867, il a donné sur différentes scènes de la capitale des comédies, des vaudevilles, des opérettes, principalement des revues, dont beaucoup eurent du succès. Depuis plusieurs années déjà, il s'était retiré de la lutte et vivait la plus grande partie de l'année à la campagne.

Aux Concerts-Rouge. — A 15 h. 30, musique de chambre : Quintette (Mozart); Carnaval (Schumann); Concert-Septuor (E. Chausson); Mlle Yv. Hubert, pianiste. Dimanche, à 15 heures, matinée.

SAMEDI 29 AVRIL

Comédie-Française. — A 1 h. 30, *Andromaque*, *Il ne faut jurer de rien*, *L'Humaine Offrande*, *la Mégère apprivoisée*. Opéra-Comique. — A 7 h. 30, *Werther*, *Lumière et papillons*. Odéon. — A 2 heures et 7 h. 45, *Tricoche et Cacolet*. Théâtre Antoine. — A 8 h. 45, *L'Homme qui assassinait*. Ambigu. — A 8 h. 30, *Ma tante d'honneur*. Dimanche, matinée et soirée.

Apollo. — A 8 h. 15, *Madame Boniface*.

Athénée. — A 8 h. 30, *Théodore et Cie*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, *Polichinelle* et *Perlimpinpin*.

Capucines (tél. 156-40). — A 8 h. 30, *ça pousse* ! revue; *Mon amie fait du théâtre*; *Cinq minutes*, s.v.p.

Châtelet. — Matinée jeudi et dim. 2 heures. Soirée sam. et dim. 7 h. 50, les *Extrêmes* d'une petite Française. Aujourd'hui, à 2 h. 30, la *Revue des Etoiles*.

Galie-Lyrique. — A 8 h. 30, le *Contrôleur des wagons-lits*.

Grand-Guignol. — A 8 h. 45, *Alalaume*, *Péché de jeunesse*, *le Document 528 Y*, etc. (Matinée dim. et soir.)

Gymnase. — A 8 h. 50, le *Rubicon*.

Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 45, la *Femme nue*, dimanche, matinée et soirée. Mardi, mercredi, jeudi, matinée et soirée.

Théâtre Réjane. — A 8 heures, *Rosa*.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, le *Petit Café*.

Renouveau. — A 8 h. 30, *Une nuit de noces*.

Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, *L'Aiglon*.

Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, la *Traviata*.

Variétés. — A 8 h. 30, la *Belle de New-York*.

Vaudeville. — A 8 h. 30, *Maciste et l'Expédition du capitaine Williamson*.

MUSIC-HALLS. ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Central 44-68). — A 2 h. 30 et à 8 h. 30, attractions sensationnelles. *L'Œuf de Pâques de 1916* (six tableaux).

Gaumont-Palace. — A 8 h. 30, *Salomé*, le général Gouraud passe en revue le 3^e corps. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Mar. 16-73.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (34, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnia-Pathe. — Le sous-marin X-33; le crime de la villa du Lac; *Vengez-moi, mon genre*. Actualités militaires.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Tivoli-Cinéma. — *Valentine trahie*, *Le Sous-marin X-33*, *la Mégère apprivoisée*, *L'Avocat d'office*.

La Ligue antiaustro-germanique donnera demain dimanche, à 3 heures de l'après-midi, matinée du dixième arrondissement, une conférence sur le sujet suivant : *Monsieur Boche en France avant la guerre*, suivie d'un concert. On trouvera des cartes au siège social : 51, rue Vivienne. Les membres des autres Ligues pourront y assister munis de leur carte de sociétaire.

Un Cœur blessé

ROMAN

par Edouard PONTIÉ

CHAPITRE XXXIII

La promesse de l'espionne

— Et puis ?
— Et puis il ne me restera plus qu'à opérer à un moment propice, facile à faire naître, une heureuse substitution.
« J'échangerai les langes, je laisserai le petit Allemand à la nourrice que Mandel a dû prendre, et je vous rapporterai le petit Français...
— Vingt mille francs ! c'est entendu ! dit Robert, subitement décidé.
— Je vous demanderai cinq mille francs de plus d'avance, pour des frais, répliqua Frieda.

Copyright by Edouard Pontié, 1916. Reproduction, traduction et mise au cinéma réservées.

— Qui ! fit le jeune homme sans marchander. Mais je ne les ai pas sur moi.

— C'est naturel ! Soyez demain soir à la même place avec la somme, et tout sera bien réglé ainsi. Ces mots achevés, après un signe d'adieu de la tête, Frieda s'en fut en marchant vite dans la direction de Montreux.

Robert remonta vers le chalet « Joli-Séjour », en se demandant s'il allait faire part de son rendez-vous à Lison.

A la réflexion, il lui parut préférable d'attendre. Il consulterait d'abord le docteur Weiss, auquel il écrirait dès le lendemain.

Dans tous les cas il lui semblait qu'il valait mieux ne pas révéler à sa jeune femme que Frieda était employée dans cette affaire. Elle ne le saurait que plus tard.

L'espionne fut exacte au second rendez-vous près de l'embarcadere de Clarens.

Elle prit les cinq mille francs d'avance avec une satisfaction non dissimulée. A la vérité, comme elle avait cessé tout rapport avec le « Service » de Berlin, sa bourse était assez plate et cet argent tombait à merveille.

Puis elle donna quelques indications à Robert. Des qu'elle serait en possession de l'enfant, elle enverrait une dépêche d'Allemagne, qu'elle rédigerait ainsi :

« Affaire en bonne voie, livraison tel jour, telle heure. »

Ayuntamiento de Madrid

Elle fixerait dans le télégramme l'endroit où on pourrait l'attendre.

Mais, pour cela, dès le reçu de l'avis, il faudrait que Robert se rendit à Schaffhouse, près de la chute du Rhin.

Il descendrait à l'hôtel de « l'Ours noir », où il prendrait une voiture qui le conduirait à la frontière allemande...

Il aurait bien soin de ne pas quitter le territoire suisse, mais il pourrait s'avancer jusqu'à une vingtaine de mètres du poteau marquant la limite entre les deux pays.

Pour indiquer le lieu précis où il devait se trouver, il n'avait qu'à dire au cocher de le mener à la « Grotte de Fritz ». C'est un ancien repaire de contrebandiers, où les douaniers, maintenant, vont fumer leur pipe, à l'abri, les jours de pluie.

Il resterait là, en surveillant le sentier venant d'Allemagne, près du poteau frontière.

Frieda, portant l'enfant, viendrait à pied, en se faufilant dans les broussailles.

C'était pour elle le meilleur moyen de réussir, en évitant les interrogatoires possibles dans les gares ou sur les routes.

Maintenant, Robert devrait préparer d'avance un portefeuille contenant les vingt mille francs pour payer immédiatement le service rendu.

Tout étant ainsi bien réglé, l'espionne et le jeune homme se séparèrent définitivement.

Le lendemain, en allant prendre ses journaux

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

Prochainement seront officielles les fiançailles de S. A. R. le prince Georges de Battenberg avec la comtesse Nadia Torby, seconde fille de S. A. I. le grand-duc Michel Michailovitch et de la comtesse Torby. Le nupte, lieutenant de vaisseau dans la marine royale anglaise, sert depuis le début de la guerre; il est le fils aîné de l'amiral prince Louis de Battenberg.

CORPS DIPLOMATIQUE

M. Gaston Cunha, sous-secrétaire d'Etat au ministère des Affaires étrangères du Brésil, est nommé ambassadeur à Lisbonne.
M. Navarro, conseiller de la légation de Portugal en France, est arrivé à Paris, venant de Lisbonne.

INFORMATIONS

Le président de la République vient cet après-midi, à 14 heures, à l'hôpital de l'Automobile Club, installé à avenue Gabriel.
L. A. Zelle Wilton et ses fils, les princes Louis et Firoux de Perse, ont quitté Nice pour se rendre à Gênes. (New-York Herald.)
Le maréchal des logis d'artillerie Georges Masureau, décoré du Théâtre national de l'Opéra, a été cité à l'ordre du jour.

MARIAGES

Dernièrement a été béni dans l'église Saint-Similien, à Nantes, le mariage de Mlle Edmée Trassout avec M. Robert Terrien.

NAISSANCES

La comtesse Michel de Pissard, née de Polignac, vient de donner le jour, au château de La Roche-Guyon, à un fils appelé Gérard.
M. Raymond Asquith, belle-fille du premier ministre anglais, vient de mettre au monde.
Mlle Pierre Brault, femme du capitaine Pierre Brault, notaire à Neuilly-sur-Seine, actuellement au front, est mère d'une fille, Odile.
Mlle Marcel Fournier-Pollat, née Marie Lespignasse, femme de l'avocat à la Cour d'appel, mobilisée au ministère de la Guerre, a mis au monde une fille, qui a reçu le prénom de Jacqueline.
Mlle Gabriel Deloyon a donné le jour à un fils qui a été appelé Paul.

DEUILS

Nous apprenons la mort :
De M. Chénouet Bédier, conseiller municipal de Bordeaux, adjoint au maire.
De Mme Collin, née Descombes, décédée à Arc-sur-Loire (Pas-de-Calais), à soixante-trois ans, mère de M. Louis Collin, notaire, président de la chambre des notaires de l'arrondissement de Saint-Omer et de M. Georges Collin, ingénieur en chef au chemin de fer du Nord.
Du lieutenant Jean Marcel, fils unique du premier adjoint délégué fonction de maire de Rouen depuis la mobilisation, mort pour la France, sous Verdun, le 10 avril.
Du lieutenant André Pradels, fils de l'excellent écrivain Octave Pradels, mort pour la France, sous Verdun.
Du comte Louis de Tervin, ancien député, ancien vice-président du Conseil général de Maine-et-Loire.
Du comte Ferdinand de La Vallée de Beaumont de Pissard, ancien sous-officier aux zouaves pontificaux, décédé, au château de la Rivaudière, dans sa soixante-deuxième année.
Du commandant E. Graceland, chevalier de la Légion d'honneur, cité à l'ordre de l'armée, mort pour la France, le 21 avril.
De Mme Piérens, femme du lieutenant Piérens, de l'armée belge; belle-sœur de notre confrère M. H. Piérens, du Journal des Débats, décédée à Bruxelles.
De M. Jean Béraud, décédé à Versailles.
De M. Albert Canuel, industriel, décédé des suites d'une opération.
Du comte Henry d'Aragon, capitaine de dragons, chevalier de la Légion d'honneur, commandant une section d'aviation, frappé mortellement en se crashant un avion.
De M. Adolphe Dupont, membre de la Chambre de commerce, chevalier de la Légion d'honneur.
De M. Jules Demange, publiciste, décédé en son domicile, 12, rue Marbeuf, frère de M. Alfred Demange, compositeur de musique.

Communiqués

La Fédération des Cantines maternelles, qui distribue gratuitement et sans enquête dans ses treize cantines adhérentes les principaux repas quotidiens à toute femme qui va être mère et à celle qui nourrit son enfant, vient de recevoir de San-Francisco, par l'aimable intervention de M. Raphaël Weil, une somme de 76.888 francs, produit d'une souscription dans les journaux de cette ville.

La Mission de Coopération des Secours aux Armées d'Orient a déjà accompli à Corfou sa tâche bienfaisante. Elle prépare actuellement un convoi pour Salonique. Le commandement a bien voulu autoriser la mission à constituer à Salonique un convoi où les colis qui lui sont confiés seront en sécurité. — Pour tous renseignements, s'adresser au bureau des bureaux de la Mission, 82, rue de Richelieu, Paris.

LES SPORTS

CYCLISME

An Vélodrome du Parc des Princes. — La commission sportive de l'Union Vélocipédique de France, organisatrice de la réunion cycliste sur piste du dimanche 7 mai, désire être fixée le plus rapidement possible sur les noms et le nombre des coureurs (sprinters et stayers), ainsi que sur les motocyclistes (coureurs et entraîneurs) susceptibles de prendre part à cette réunion, dont la recette est destinée aux œuvres de Préparation militaire.

Demain, à Lyon. — Au Vélodrome Tête-d'Or, le comité de l'U.V.F. organise pour demain, au bénéfice de la caisse lyonnaise des prisonniers de guerre, une course de trois heures à l'américaine, qui mettra aux prises les cyclistes bien connus Rousseau, Lavalade, Bétemps, Fortune, Guirand, Seydoux, Casas, Amaury, Bertrand, Lafarge, etc.

AUTOMOBILISME

René Thomas ne court pas en Amérique. — Réglé au point de vue de la situation militaire, René Thomas avait obtenu la permission nécessaire pour aller en Amérique prendre part à la course d'Indiapolis, le 30 mai; des difficultés d'un ordre commercial l'empêcheront de remplir son engagement.

AVIATION

Saint-Raphaël-Lyon. — Ce voyage aérien vient d'être accompli d'une seule traite, en 3 h. 45 m., par le célèbre aviateur anglais James Valentine, capitaine, chevalier de la Légion d'honneur.

HIPPISME

Concours annulés. — Le ministre de l'Agriculture n'ayant pas encore donné son approbation au programme des Concours-épreuves pour chevaux de pur sang anglais de croisement que la Société Sportive d'Encouragement lui a soumis, les concours qui devaient avoir lieu les 16 et 18 mai à Maisons-Laffitte et pour lesquels les inscriptions avaient été fixées au mardi 2 mai sont annulés.

Des courses à Genève. — L'Hippodrome des Charmilles vient d'être loué à M. U. Sylvant, de Genève, lequel compte organiser des courses de chevaux pendant l'été. Une nouvelle piste sera établie sous son plan.

Décision du ministre du Commerce. — Par décision en date du 25 avril, M. Méline autorise les propriétaires ayant souscrit des engagements en vue d'épreuves à courir, en 1916, en Angleterre, en Italie et en Espagne sur les hippodromes de Saint-Sébastien et de Madrid, à faire sortir temporairement de France des juments de pur sang anglais, âgées de quatre ans. Les engagements dans les prix à réclamer ne sont pas admis.

Toutes les dispositions de l'arrêté du 7 mars 1916 et de la décision du 20 mars sont applicables dans les mêmes conditions aux dits juments de quatre ans.

La Bourse de Paris

DU 28 AVRIL 1916

Séance calme, mais ferme sur toute la ligne. Notons seulement une certaine irrégularité dans le groupe de nos rentes. Tandis que le 3 0/0 perpétuel consolide à 63 sa dernière étape de hausse, le 5 0/0 abandonne quelques centimes à 80. Parmi les fonds étrangers, l'Extérieure s'avance de 94,40 à 94,40. De même, signalons les progrès du Russe 1908 à 80 et ceux du 1909 à 77,95.
La fermeté ne se dément pas sur les établissements de crédit : la Banque de France passe à 4.800, le Crédit Lyonnais à 1.058.
Du côté de nos grands Chemins, on traite le P.-L.-M. à 1.058, l'Orléans à 710, l'Est à 870. Lignes espagnoles bien tenues : Andalous 360, Nord-Espagne 428, Saragose 425.
En valeurs diverses, le Suez progresse de 80 points à 4.200. Capitaux sans changement.
En banque, les industrielles russes sont toujours orientées vers la fermeté.

COURS DES CHANGES

Londres, 28,20; Suisse, 114; Amsterdam, 240 1/2; P.-L.-M., 182 1/2; New-York, 592 1/2; Italie, 93 1/2; Belgique, 384.

APRÈS et ENTRE les REPAS

PASTILLES VICHY-ÉTAT

HYGIÈNE

de la Bouche et de l'Estomac

La Pochette 0,50 toutes Pharmacies

EXIGER MARQUE VICHY-ÉTAT



12, B. DES CAPUCINES Réparations immédiates

CHÉMIN DE FER D'ORLÉANS ET COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE.
Le MAROC par BORDEAUX
PARIS (Orléans) - BORDEAUX - CASABLANCA en 3 jours 1/2



La voie la plus courte, la plus sûre et sans escale, la plus économique

Service Rapide bi-mensuel entre BORDEAUX - CASABLANCA - MAZAGAN

Même service régulier et d'aller et retour hebdomadaire à PARIS (Orléans), ORLÉANS, TOULON, LIMOGE, GANAT, pour CASABLANCA via BORDEAUX.

ENREGISTREMENT DIRECT DES BAGAGES

Le gérant : VICTOR LAMBERGAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volkmann.

la gare. Robert vit de loin Frieda qui montait dans un wagon. Elle parlait.

CHAPITRE XXXIV

Une balle allemande

Quinze jours plus tard, Robert recut au chalet la dépêche que Frieda lui avait promise :

"Affaire en bonne voie, livraison mardi vingt heures."

Il n'y avait point de signature, mais le nom de l'expéditeur était inutile! Le télégramme était daté de Francfort.

Sur les conseils du docteur Weiss, Robert avait mis Lison en partie au courant de ce qui était en l'air.

Mais il lui avait caché que c'était Frieda qui avait proposé de ramener l'enfant d'Allemagne et surtout que le petit être se trouvait entre les mains de Mandel.

Lison comprenait que c'était simplement une Allemande quelconque dont son mari avait acheté le concours, et qui assumait la tâche de prendre son bébé chez les gens qui le nourrissaient pour l'apporter en Suisse, où, confiante, elle l'attendait.

Si tout se passait comme Robert l'espérait, Lison apprendrait la vérité sans en être impressionnée par avance.

C'était un lundi, à midi, que la dépêche était arrivée. Il n'y avait donc point de temps à per-

dre pour être à Schaffhouse le lendemain dans l'après-midi.

Il prièrent tous deux le train à trois heures. Lison ne se pressait plus de joie.

Pourvu qu'elle n'ait pas de déception! songeait Robert.

Mais cela n'était pas possible : Frieda était trop habile, et elle avait une forte somme à toucher, une fois sa mission accomplie.

Tout le long du trajet la jeune mère ne cessait point de penser à ce fils qu'elle ne connaissait pas, payant mais au monde inconscient, et qu'elle n'avait jamais vu.

Il avait fallu que son propre cerveau fût bien malade dans la cité de Zwicken pour que l'instinct maternel ne réveillât point aux premiers cris du bébé qui venait de naître.

Quand à Robert, il était, lui aussi, très ému. Mais il s'efforçait de cacher son trouble. Il n'osait point encore croire, après tant d'épreuves, à la réalisation de ses plus beaux espoirs.

Après avoir couché en route, les deux jeunes époux arrivèrent à Schaffhouse à l'heure du déjeuner.

Ils se firent conduire à l'hôtel de « l'Ours Noir ». Robert craignait fort d'y trouver un contre-ordre, mais, grâce au ciel, rien de semblable ne vint s'y manifester.

Il fallait maintenant attendre le soir pour aller au rendez-vous près de la frontière. Ils se pro-

menèrent tous deux en touristes désoeurés dans la ville. Ils allèrent jeter un coup d'œil à la chute grandiose du Rhin. Mais rien ne les intéressait. Leur esprit était tout entier ailleurs.

A six heures, ils dînèrent tranquillement, en attendant qu'on allât la voiture.

Il faisait nuit lorsqu'ils se mirent en route dans une élégante victoria de louage, après avoir indiqué au cocher de les conduire vers la frontière, jusqu'à la « grille de Fritz ».

L'homme ne fut pas surpris d'une pareille indication : une heure semblable, il avait coutume de mener même plus tard encore, des gens qui se sentaient des affaires mystérieuses à traiter près du soi allemand.

En temps de guerre, dans un pays neutre, il ne faut s'étonner de rien : il y a tant de tristes cachés ! Et le cocher n'était pas à sa première expédition de ce genre.

On le payait bien, et cela lui suffisait.

Après avoir roulé près d'une heure dans la campagne, la voiture s'arrêta soudain au bord de la route.

La grille de Fritz ! murmura celui qui conduisait Robert et Lison en leur désignant du manche de son fouet des rochers épars sous les sapins.

Il regarda l'ordre de retourner de quelques pas en arrière et d'attendre.

(A suivre.)

Il avait assez vu le camp de Lichtenau...



Didier Poulain, caporal d'infanterie, âgé de 21 ans, était prisonnier depuis le 23 août 1914 au camp de Lichtenau (Bavière). Il a réussi à s'évader en parcourant à pied, neuf jours durant, la distance qui le séparait de Trubach, ville frontière suisse.

Les Portugais se débarrassent des Allemands



Sitôt en guerre avec l'Allemagne, les Portugais ont pris soin de faire la raïle de tous les Allemands résidant sur le territoire de la République. Les indésirables ennemis ont été rassemblés depuis lors. Le 21 avril dernier, un décret a fixé que tous les sujets du kaiser en âge de porter les armes seront dirigés vers un camp de concentration; les autres auront à quitter le Portugal dans le plus bref délai.